

JOURNAL HELVETIQUE
O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

J U I N 1 7 6 6 .



NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MD CCLX VI.





JOURNAL HELVÉTIQUE.



J U I N 1766.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

*Suite des recherches historiques sur le
CHRISTIANISME.*

L'AUTEUR n'est pas moins habile à défigurer l'Histoire Ecclésiastique que les Faits & les Dogmes de l'Évangile. Si ST. PIERRE, dit-il, étoit spécialement destiné à la

conversion des Juifs & ST. PAUL à celle des *Etrangers*, il est très probable que PIERRE ne vint point à Rome. Les *Actes des Apôtres* ne font point mention du voyage de PIERRE en Italie. On concludroit beaucoup mieux, si l'on disoit ST. PIERRE ayant été spécialement destiné à la conversion des Juifs, il est très probable qu'il vint à Rome, où il y avoit quantité de Juifs, où ils avoient une Sinagogue, où les Juifs de tous les pays du monde avoient des relations. Le fait devient encore plus probable, quand on voit que la première Lettre de ST. PIERRE est adressée aux Juifs dispersés dans le Pont & dans toute l'Asie mineure, qu'il auroit pu aisément visiter s'il avoit demeuré à Antioche, & qu'il les salue de la part de l'Eglise assemblée à Babilone. On fait que ce nom désigne ordinairement Rome, dans les Ecrits Apostoliques (*). Enfin le fait devient très certain par le témoignage constant de la plupart des Ecrivains du second siècle de l'Eglise. A la vérité les Actes des Apôtres n'en parlent point; mais ils ne parlent pas non plus du voyage de ST. PIERRE à Antioche, qui est cependant certain par les Epitres de ST. PAUL. Il est évi-

(*) I. PIERRE ch. I. v. 13.

dont que l'Auteur des Actes ne s'est pas proposé de parler des voyages & des travaux de tous les Apôtres, mais seulement de ceux de ST. PAUL, dont il avoit presque toujours été témoin oculaire.

Selon la remarque de nôtre Auteur, ce fut vers l'an 60 de nôtre Ere que les Chrétiens comencèrent à se séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attirant tant de querelles & tant de persécutions de la part des Sinagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Égypte & dans l'Asie. Il est certain que la cause de cette séparation fut l'opiniâtreté des Juifs à soutenir la nécessité d'observer la Loi Judaïque pour être sauvés & à vouloir y assujettir les Gentils convertis. Sans cette erreur les Apôtres eussent continué de vivre avec eux jusqu'à la destruction de Jérusalem & du Temple. Mais les Juifs comencèrent dès lors à être agités de l'esprit séditieux & opiniâtre, qui causa bientôt leur ruine totale.

La séparation, dit-il, devint entière entre les Juifs & les Chrétiens avant la fin du premier Siècle. Cette séparation étoit ignorée du Gouvernement Romain. Le Sénat de Rome ni les Empereurs n'entroient point dans ces querelles d'un petit parti, que Dieu

avoit jusques là conduit dans l'obscurité & qu'il élevoit par des degrés insensibles.

Il est faux, que sur la fin du premier Siècle les Chrétiens fussent encore un petit parti conduit dans l'obscurité. Que l'on se rapelle tout ce qui a été dit ci devant sur le succès de la prédication de J. C. & des Apôtres. Dès le premier Siècle nous voyons des Eglises nombreuses dans les principales villes de l'Empire, surtout en Grèce & en Asie. A Rome le Christianisme fit des progrès rapides. ST. PAUL écrivant à cette Eglise naissante lui dit, que sa foi est anoncée par tout le monde. (*). Si ce témoignage est suspect à nos Adversaires, celui de TACITE servira à le confirmer. Il écrit que sous NERON il y avoit à Rome un nombre prodigieux de Chrétiens : *Multitudo ingens (**)*. EUSEBE raconte que les premiers Successeurs des Apôtres, ayant comme eux le don des miracles, faisoient des conversions étonnantes, de sorte qu'on voyoit souvent des Peuples entiers convertis par une seule Prédication (†). L'Auteur de la Lettre à DIOGNESE, qui a écrit au commencement du second Siècle, dit que de son temps les Chrétiens

(*) Rom. ch. I. (**) Anal. L. XV. ch. 44.

(†) Hist. Eclé. L. II. ch. 37.

étoient déjà répandus par tout le monde. Dans ce même tems PLINE écrivoit à TRAJAN, qu'une multitude infinie de perſones de tout âge, de toutes conditions, de l'un & de l'autre ſexe avoient embrassé le Chriſtianisme; que cete superstition remplissoit, non seulement les villes, mais encore les villages & les campagnes; qu'avant son arivée en Bithinie les Temples étoient déserts, les Fêtes intertompues, & qu'à peine on trouvoit à vendre des victimes (*). On prie le Lecteur de faire attention à cè témoignage; nous y reviendrons plus d'une fois.

Nôtre Philosophe insinue, qu'il ne fut pas difficile de convertir les Payens éclairés: *Il faut voir, dit-il, dans quel état étoit alors la Religion dans l'Empire Romain. Les mystères & les expiations étoient acréditées dans presque toute la terre... La conoissance d'un seul Dieu étoit le principal Dogme que l'on anonçoit dans ces Fêtes mystérieuses & magnifiques... Les Chrétiens qui n'adoroient aussi qu'un seul Dieu, eurent par là plus de facilité de convertir plusieurs Gentils. Rien de si frivole que ces imaginations.*

N n 4

(*) L. X. Épist. 97.

1°. Selon les idées de nôtre Auteur, les Mistères n'ont point servi à la propagation de l'Evangile. Le Peuple n'y étoit pas admis ; ce sont les personnes de considération & les Savans qui se faisoient initier ; ils auroient donc dû être les premiers à se convertir : Au contraire ; on nous soutient que le Christianisme ne fut d'abord embrassé que par le Peuple. Des Savans, des Philosophes initiés pouvoient-ils se résoudre aisément à prendre pour Maitres des Juifs ignorans & grossiers ?

2°. Il est fort incertain si l'unité de Dieu étoit enseignée dans les Mistères, come nôtre Auteur le suppose. CICERON qui y avoit été initié, nous insinue le contraire : *Lors qu'on vient à les expliquer, dit-il, & à rendre raison de leur institution, l'on y trouve plus de lumiere sur la Physique que sur la nature des Dieux (*)*.

3°. Le Dogme de l'unité de Dieu, tel que les Philosophes d'alors l'admettoient, ne pouvoit leur donner aucune inclination à embrasser le Christianisme. Ils soutenoit que le Dieu souverain s'étoient associé des Dieux inférieurs, & des Génies, auxquels il avoit laissé le soin de créer, de conserver & de conduire l'Univers ; que

(*) De nat. Deor. L. I. n. 119.

l'on devoit honorer d'un culte religieux toutes ces Divinités particulières, qui présidoient aux différentes parties de la nature : C'est ce que CELSE & JULIEN, PORPHYRE & JAMBLIQUE soutenoient opiniâtrément contre les Chrétiens. JULIEN, dans une de ses Lettres, blâme hautement les Juifs de ce qu'ils rendoient un culte exclusif au Dieu très puissant & très bon, qui gouverne le monde visible, sans vouloir adorer les autres Dieux (*). Il apuyoit sa Doctrine sur l'autorité de PLATON (**) & c'étoit le sentiment de tous les Platoniciens. Il falloit donc que ces Philosophes commençassent par abjurer la Doctrine de leur Maître pour embrasser le Christianisme. Quoique les Epicuriens n'enseignassent des Dieux que pour la forme, ils se conformoient cependant au culte public, pour ne pas être persécutés. Ceux qui se faisoient Chrétiens renonçoient pour jamais à ce culte impie & s'exposoient par là à toute la rigueur des Loix. Le Christianisme n'ofroit en perspective à ceux qui l'embrassoient que la haine publique & des suplices à braver. Nous le verrons ci après.

Nôtre Auteur fait ensuite quelques re-

(*) Lettre 63 à THEODORE Pontife,

(**) Dans St CYRILLE ch. 2.

proches aux Pères de l'Eglise. On a reproché à ST. JUSTIN, dit-il, d'avoir dit dans son Comentaire sur ISAÏE, que les Saints jouiront dans un règne de mille ans sur la terre de tous les biens sensuels. Il a sans doute écrit cette remarque en somcillant.

1°. ST. JUSTIN n'a jamais fait de Comentaire sur ISAÏE ; c'est dans son Dialogue avec le Juif TRYPHON qu'il parle du règne de mille ans & nous avons déjà vu dans l'article *Apocalypse* quel étoit son sentiment. 2°. Il est faux que ST. JUSTIN ait enseigné que les Saints jouiront des biens sensuels pendant le règne de mille ans ; il dit tout le contraire ; il cite même ces paroles de J. C. : *Parmi ceux qui ressusciteront, il n'y aura ni Epoux ni Epouses ; ils seront semblables aux Anges, parce qu'ils sont enfans de Dieu & de la résurrection (*)*. Ceci est donc une calomnie formelle & réfléchie contre ST. JUSTIN.

On lui fait un crime d'avoir dit dans son Apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre en dona le soin aux Anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes leur firent des enfans qui sont les Démons. Il est vrai que ST. JUSTIN a été de cette opinion ; mais si l'on y prend garde, c'est

(*) Luc ch. XX. v. 35.

une conséquence des Dogmes Platoniciens & des idées reçues alors parmi les Philosophes, dont nous venons de voir les témoignages dans CELSE & dans JULIEN. Cette croyance des Génies, occupés à conduire les différentes parties de la nature, donna lieu de leur appliquer ce qui est dit dans la Genèse, que les *enfants de Dieu, frappés de la beauté des filles des hommes, les prirent pour épouses & donerent naissance à des enfans d'une taille & d'une force extraordinaire, que l'on a nommé les Géans.* Au lieu que les Philosophes prenoient ces Génies pour des Dieux & en faisoient l'objet de leurs adorations, ST. JUSTIN les regarde come des Démons, ennemis des Dieux & des hommes; mais il n'a jamais enseigné cette opinion come un Dogme de la foi Chrétienne & il ne l'appuie sur aucun passage de l'Écriture.

On condamne encore LACTANCE & les autres Pères pour avoir supposé des Oracles des Sibilles. Cette accusation est sans fondement. Il est certain d'abord, que plusieurs de ces Oracles prétendus étoient en vogue parmi les Païens, avant la naissance du Christianisme, puisque CICERON en a cité un dans le second Livre de la Divination, & que VIRGILE en a aussi fait mention. On convient encore

que vers le commencement du second Siècle quelques Chrétiens, plus zélés que sages, en suposèrent d'autres sur le modèle de ceux qui étoient déjà connu, & que plusieurs Pères de l'Eglise y ont été trompés; mais c'est une témérité de les accuser eux mêmes de cette suposition, & en particulier LACTANCE; ce qu'il cite des Sibilles étoit connu longtems avant lui.

Les Chrétiens, dit notre Auteur, célébrèrent d'abord leurs Mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit... ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout d'un coup; les tems apostoliques furent différens de ceux qui suivirent. Est-il étonnant que dans un tems, où le Christianisme étoit proscriu, où ses sectateurs étoient obligés de se cacher ou de mourir dans les supplices, l'on n'ait pu mettre la hiérarchie & les usages ecclésiastiques sur le pié où ils furent établis, dès que l'Eglise eut la liberté de suivre les règles que les Apôtres avoient prescrites? Nous verrons bientôt que tout fut réglé conformément à leurs instructions.

Ce que dit ST. PAUL sur la manière dont devoient parler dans les assemblées ceux qui avoient le don de Prophétie (*) prou-

(*) I. Cor. ch. XIV. v. 29.

ve, contre nôtre Auteur même, que l'ordre de ces assemblées n'étoit pas abandonné au caprice des particuliers. Puisque ST. PAUL absent prescrivoit cet ordre, à plus forte raison l'auroit-il fait observer, s'il avoit été présent ; & puisque les Apôtres établirent les Evêques, pour gouverner les Eglises en leur absence (*) & après eux, il est clair que ceux ci, après la mort des Apôtres, devoient présider aux Assemblées Chrétiennes, ensuite les Prêtres sous leur autorité. C'est ainsi que ST. PAUL l'ordonne à TIMOTHE'E & à TRTE. Si l'on veut lire attentivement ces deux Lettres, on verra que la hiérarchie n'est que l'exécution des réglemens établis par cet Apôtre, & il est certain par les Lettres de ST. IGNACE ; qu'elle fut établie dès les tems Apostoliques.

C'est, dit-on, sur cet usage de l'Eglise primitive ; que se fondent encore aujourd'hui quelques Comunions Chrétiennes ; qui tiennent des assemblées sans Hiérarchie ; il étoit permis alors à tout le monde de parler dans l'Eglise excepté aux femmes. Cela n'est ni vrai ni exact ; il n'étoit permis de parler qu'à ceux auxquels Dieu avoit donné le don de Prophétie, auxquels il avoit fait

(*) Act. ch. XX. v. 28.

quelque révélation, ou auxquels il avoit acordé le don d's langues. Cela est évident par l'endroit même de ST. PAUL, que nôtre Auteur a cité; & par conséquent, lorsque ces dons extraordinaires eurent cessé, il étoit du bon ordre que les Pasteurs seuls eussent le soin de parler & d'instruire dans les assemblées.

Ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe qui se célèbre au matin, étoit la Cène, qu'on faisoit le soir; ces usages changèrent à mesure que l'Eglise se fortifia. Une Société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des Pasteurs se conforma aux tems & aux lieux. Elle se conforma encore d'avantage à ce que J. C. & les Apôtres avoient déjà réglé; les Pasteurs se sont toujours fait une loi de n'y rien changer. Quand aux autres usages, sur lesquels les Apôtres n'avoient rien prescrit, dès qu'ils eurent été une fois établis par la prudence des Pasteurs & reçus par tout, il ne convenoit plus à des particuliers d'y déroger, ou de vouloir les changer; l'Eglise n'approuva jamais cette licence, que des esprits inquiets s'arogérent de tems en tems.

ST. JEROME & EUSEBE rapportent, selon nôtre Auteur, que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens: Les Surveil-

lans ou les Evêques; les Anciens ou les Prêtres; les Servans ou Diacres; les Initiés ou les Fidèles & les Cathécumènes ou Energumènes, qui atendoient le Batême. Il n'y a ni justesse ni vérité dans cette allégation. 1°. Il est faux que la distinction des Evêques, des Prêtres & des Diacres ne se soit établie que peu à peu, & quand les Eglises reçurent une forme. Cette distinction est clairement marquée par ST. PAUL & dans les Actes des Apôtres. La Lettre aux Philippiens est adressée à tous les Saints en J. C. qui sont à Philippes avec les Evêques & les Diacres (*). Il distingue de même dans ses Lettres à TIMOTHE'E & à TITE les Evêques d'avec les Prêtres ou Anciens, & jamais leurs fonctions ne furent confondues, même du tems des Apôtres. On peut prouver le même fait par plusieurs autres passages; ST. JEROME ni EUSEBE n'ont point enseigné ce que nôtre Auteur leur attribue. 2°. Il est faux que les Initiés ou simples Fidèles, à plus forte raison les Cathécumènes, aient fait un quatrième & un cinquième ordre dans la Hiérarchie; le nom même de Hiérarchie désigne une distinction & une prééminence sur les simples fidèles. 3°. On ne fait

(*) Philipp. ch. I. v. 1.

ce que nôtre Auteur entend par les *Evergumènes*, qu'il ajoute aux précédens, come s'ils eussent été une Classe de Chrétiens diférens des autres; EUSEBE ni ST. JEROME n'ont point donné lieu à cette imagination.

Aucun, ajoute-t-il, *dans ces cinq ordres, ne portoit d'habit diférent des autres; aucun n'étoit contraint au célibat, témoin le Livre de TERTULIEN dedié à sa Femme, témoin l'exemple des Apôtres.* Il est vrai que dans les trois premiers Siècles de l'Eglise, les Ministres des Autels ne furent point diftingués dans la Société par des habits diférens; mais il paroît certain, que dès le tems des Apôtres ils eurent des ornemens particuliers dans la célébration des saints Mistères. ST. JEAN dans son Apocalypse peint la gloire éternelle sous la figure des Assemblées Chrétiennes. *Il eut une vision le Dimanche, jour auquel les Fidèles s'assembloient (*)*. Il vit d'abord un *Vieillard vénérable, avec des cheveux d'une blancheur extrême, revêtu d'une longue robe, ceints sous les bras d'une ceinture d'or, & environé de sept chandeliers d'or (**)*, ce Vieillard instruit l'Apôtre & lui ordonne d'écrire

(*) Apoc. ch. I. §. 10. (**) Ibid §. 13,

d'écrire ce qu'il a vu : Il le voit ensuite assis sur un Trône & autour de lui vingt quatre Vieillards vêtus de blanc, avec des Couronnes d'or (). Il tient dans sa main droite un Livre scélé : Au milieu de l'Assemblée est un Agneau en état de victime, autour duquel les Vieillards se prosternent (**). L'Apôtre aperçoit sous l'Autel les âmes de ceux qui ont été mis à mort pour la parole de Dieu & pour lui avoir rendu témoignage (†).*

On ne peut méconnoître dans cette peinture le modèle sur lequel ont été bâties les anciennes Basiliques ou Eglises Cathédrales. Dans le fond du Chœur est le Siège de l'Evêque, environé d'autres Sièges pour les Prêtres ; un Autel au milieu avec des Chandeliers pour consacrer l'Eucharistie, désigné par l'Agneau en état de victime ; sous l'Autel les reliques des Martyrs. On fait la coutume des premiers Fidèles de s'assembler au tombeau des Martyrs. Les robes blanches, les ceintures, les couronnes, ont donc été dès le tems des Apôtres des ornemens sacerdotaux, & la manière dont l'Eglise Catholique célèbre les saints Mystères est de leur institution.

O o

(*) Apoc ch. IV. v. 4. (**) Ibid ch. V. v. 16. & 8. (†) Ibid ch. VI. v. 9.

Ce que l'on ajoute sur le Célibat demande un éclaircissement. Dans les comencemens du Christianisme il auroit été difficile de trouver des célibataires d'un âge avancé pour leur confier le gouvernement de l'Eglise. On fut donc souvent obligé de prendre des homes mariés; mais il est constant que ceux qui étoient au service des Autels cessoient dès lors de vivre conjugalement avec leurs Epouses; l'on défie les Critiques les plus intrépides de citer un seul exemple d'Evêques, de Prêtres ou de Diacres, qui aient eu des enfans après leur promotion au St Ministère. En vain plusieurs ont voulu le prouver, ils n'ont pas réussi.

Dès que l'Eglise eut la liberté de faire des Loix de Discipline, c'est à dire, dès la fin du troisième Siècle, le Célibat de ses Ministres fut un de ses premiers réglemens. Le second Concile de Carthage, tenu sur la fin du Siècle suivant, l'ordonne *come un point que les Apôtres ont enseigné & que toute l'Antiquité a observé.* Il est assez singulier qu'on prétende aujourd'hui mieux savoir qu'au quatrième Siècle ce que les Apôtres & leur Disciples ont fait & enseigné.

Si jamais cette Discipline a souffert quelque infraction dans quelques lieux par-

ticuliers, où les Saints Canons n'étoient ni connus ni observés, l'Eglise a retranché cet abus, dès qu'il lui a été libre de le faire, & l'on peut dire qu'il n'y eut jamais de Loi Ecclésiastique plus ancienne, plus constante, plus universelle. Le peu de respect & de confiance qu'ont aujourd'hui les Peuples de l'Eglise Grecque pour leurs Prêtres mariés, la préférence qu'ils donnent aux Religieux, pour l'administration des Sacremens est une preuve toujours subsistante de la sainteté de cette Loi, contre laquelle une folle critique ne cesse aujourd'hui de déclamer.

On nous cite le Livre de TERTULIEN dédié, ou plutôt écrit à sa femme; mais voit-on rien dans ce Livre d'où l'on puisse conclure que TERTULIEN continue de vivre conjugalement avec son Epouse, après sa promotion au Sacerdoce? Au contraire, il lui fait remarquer, que les Prêtres même du Paganisme observent la continence: *Continent etiam gehennæ Sacerdotes.* Cette remarque ne dit-elle pas assez clairement; qu'à plus forte raison les Prêtres du Christianisme l'observoient?

On nous allégué encore l'exemple des Apôtres, come s'il étoit prouvé que les Apôtres furent tous mariés & gardèrent

leurs Epouses pendant leur Apostolat. Le contraire est attesté par l'Evangile. **ST. PIERRE** dit à **J. C.** nous avons tout quitté pour vous suivre ; **J. C.** lui répond : Je vous dis en vérité, que quiconque a quitté, sa maison, ses parens, ses frères, son épouse ou ses enfans pour le Royaume de Dieu, en recevra beaucoup plus en ce monde, & la vie éternelle en l'autre (*).

Selon nôtre Philosophe, aucune représentation soit en peinture, soit en sculpture dans les assemblées des Chrétiens pendant les trois premiers siècles. Quand cela seroit, que s'enfuivroit-t-il ? Les trois premiers Siècles ont été pour l'Eglise un tems de persécution, où les Fidèles étoient souvent obligés de tenir leurs assemblées secrètement & avoient rarement des Lieux fixés & déterminés pour célébrer les saints Mystères; est-il étonnant, que l'on ne voie point encore alors la même pompe dans le Culte que dans les Siècles suivans ? Mais il est absolument faux, que les représentations pieuses n'aient pas été en usage dans les trois premiers Siècles. **EUSEBE** & **ST. BASILE**, qui ont vécu au commencement du quatrième attestent, qu'elles remontent jusqu'au Siècles des Apôtres (**).

(*) Luc ch. XVIII n. 28.

(**) Euseb. Hist. L. 7. c. 14. Basil. Epist. ad. Jul.

TERTULIEN , qui écrivoit au comencement du troisiéme , nous apprend déjà que J. C. étoit représenté sur les Calices sous l'image du bon Pasteur (*). Les Chrétiens du quatriéme Siécle ne se sont point arrogé le droit d'introduire dans la Religion de nouvelles pratiques ou de nouveaux dogmes inconnus auparavant : Ils ont fait profession de croire & de pratiquer ce qu'ils tenoient de leurs Pères par tradition.

Nôtre Auteur s'atache à jeter du ridicule sur le pouvoir que les Chrétiens se sont attribués de chasser les Démons au nom de J. C. Ce pouvoir , selon lui , leur étoit comun avec les Païens & les Juifs. ORIGENE , dit-il , dans son *Traité contre CELSE* , avoue qu'ANTINOÛS faisoit des miracles en Égypte , par la force des charmes & des prestiges. ORIGENE ne l'avoue point ; il traite même des fables tout ce qu'on racontoit d'ANTINOÛS ; il dit que son pouvoir n'est vanté que par ceux qui y trouvent leur intérêt , & plus haut il les traite d'Imposteurs (**): Ce n'est pas ici la première fois que nôtre Auteur a fait dire

O o 3

(*) L. de pudicitia.

(**) L. III. pag. 132 & 133.

aux Pères de l'Eglise le contraire de ce qu'on lit dans leurs ouvrages.

TERTULLIEN *va plus loin*, continue notre Philosophe, & *du fond de l'Afrique où il étoit, il dit dans son Apologétique au chap. 23. Si vos Dieux ne confissent pas qu'ils sont des Diabes à la presence d'un vrai Chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce Chrétien: Y a t il une démonstration plus claire?* Ce n'est presque pas la peine de relever la bévue de notre grand Critique, qui place TERTULLIEN au fond de l'Afrique, com si CARTHAGE, ou demeurait TERTULLIEN, étoit au fond de l'Afrique; il est plus essentiel de remarquer que ST. JUSTIN, ST. IRENE'E, MINUTIUS, FELIX, ORIGENE, ST. CYPRIEN, LACTANCE, ARNOBE, JULIUS FIRMIUS MATERNUS, EUSEBE, ST. GREGOIRE de Nizianze, ST. CYRILLE de Jerusalem, ST. JERÔME, ST. CYRILLE d'Alexandrie, l'Auteur de la Dispute de GREGENTIUS avec HERBAN, ont parlé comme TERTULLIEN, & ont regardé le pouvoir de chasser les Démonns come une preuve de la Divinité de la Religion Chrétienne. Ecoutons ce que l'on opose à leur sentiment.

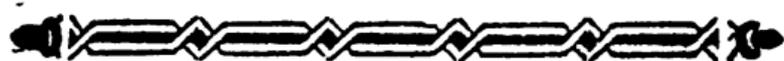
En effet J. C envoya ses Apôtres pour chasser les Demons; les Juifs avoient aussi

de son tems le don de les chasser... Ils avoient des Exorcistes & des Exorcismes... Ce pouvoir sur les Diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelques tems. Les Exorcistes Juifs ont eû le pouvoir de chasser les Démons, ce fait paroît certain par l'Évangile, par le témoignage de JOSEPH & de ST. IRENE'E. Nous n'en sommes pas plus étonés que de plusieurs singularités de la Religion Juive, dont nos Athéistes, quelques habiles qu'ils puissent être, ne rendront jamais raison, & dont il n'est pas possible de douter, come les Eaux de Jalousie, la Piscine Probatique, le repos de la septième année &c. Il est faux que l'Eglise Chrétienne semble avoir perdu ce pouvoir depuis quelques tems; Elle ne le perdra jamais. Si elle en fait aujourd'hui moins d'usage que dans les premiers Siècles, c'est que par la prédication de l'Évangile le règne du Démon a été détruit, come J. C. l'avoit prédit.

Dans le pouvoir de chasser les Démons, continue nôtre Philosophe, étoit compris celui de détruire les opérations de la Magie, car la Magie fut toujours en vigueur chez toutes les Nations... Tous les Pères de l'Eglise rendent témoignage à la Magie. C'est

à dire, tous les Pères de l'Eglise rendent témoignage qu'il y avoit des Magiciens de leur tems; mais ils n'ont jamais nié que la plupart ne fussent des Impositeurs. Les Philosophes au contraire ont rendu un témoignage bien différent à la Magie, puisque quelques uns l'ont pratiquée & y ont mis leur confiance. Témoin l'Empereur JULIEN dont la folie sur cet article n'est que trop bien avérée. Est il étonnant que les Pères de l'Eglise aient ajouté foi au témoignage des Philosophes de leur Siècle? C'étoit à ce-x-ci de détromper le monde & de démontrer la vanité de cette Science odieuse, & loin de dissiper l'erreur, ils l'ont acréditée.

Il est vrai, ajoute t-il, qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de Magiciens que de Démoniaques. Cela n'est pas encore décidé: Nôtre Auteur, qui croit tout savoir, n'a pas encore pénétré par tout & n'a pas vu ce qui se passe dans tout l'Univers; il ne seroit pas difficile de lui citer là dessus des faits assez recens & aussi bien prouvés que des faits peuvent l'être: Voyez l'Arrêt du Parlement de Paris contre les Bergers de Passy en Brie de l'an 1682 dans le traité des pratiques superstitieuses du Père le BAUN.



R E F L E X I O N S

S U R L E S F L A T E U R S .

LE Flateur est un home qui tient, selon PLATON, un come ce de plaisir sans honneur ; & selon THEOPHRASTE, un commerce honteux qui n'est utile qu'à lui : J'ajoute qu'il fait un outrage à la vérité ; & pour dire encore plus, qu'il se rend coupable d'une lâche & basse trahison.

L'home vrai, qui tient le milieu entre l'adulateur & le misantrope, est l'Ami qui n'écoute avec nous que les principes de la droiture, la liberté du sentiment & du langage. Je fais trop que le *Flateur*, pour mieux séduire, emprunte le nom d'*Ami*, en imite la voix, en imite les fonctions, & le costrefait avec tant d'art, que vous le prendriez pour tel : Mais ôtez le masque dont il couvre son visage, vous verrez que ce n'est qu'un courtisan fardé, sans pudeur, sans attachement, & qui ne cherche en vous que son propre intérêt.

Le *Flateur* peut employer la séduction des paroles, des actions, des écrits, des gestes, & quelquefois tous ces moyens réu-

nis. Aussi PLATON distingue t-il ces quatre espèces de *Flateurs*. Cependant PLUTARQUE prétend que CLEOPATRE trouva le secret de flater MARC ANTOINE de plusieurs autres manières, inconnues aux Philosophes de la Grèce; mais si l'on y prend garde, toutes les diverses manières de flater ANTOINE dont usoit cette Reine d'Égypte, & qui sont exposés par l'Auteur des *Vies des homes illustres*, tombent dans quelqu'une des quatre espèces établies par PLATON.

Le *Flateur* qui use de la séduction n'est pas rare, & elle porte l'home à louer les autres & surtout les Ministres & les Princes qui gouvernent, du bien qu'ils ne font pas. Celui qui flate par des actions, va jusqu'à imiter le mal qu'i's font; tandis que l'écrivain prostitue sa plume à alterer les faits, & à les présenter sous de fausses couleurs. L'éloquence fertile en traits de ce genre, semble consacrée à flater les passions de ceux qui comandent, à pallier leurs fautes, leurs vices, & leurs crimes même. Enfin les Orateurs Chrétiens sont entrés quelquefois en société avec les panégyristes profanes, & ont porté la fausseté de l'éloge jusques dans le sanctuaire de vérité.

Après cela il n'est pas étonnant que la

flâterie, conjointément avec la satire, aient empoisonné les fastes de l'histoire. Il est vrai que la satire impose plus que la flâterie aux Siècles suivans; mais les historiens *Flateurs* en tirent parti pour relever le mérite de leurs héros; & pour déguiser avec plus d'adresse leurs honteuses adulations, ils répandent gratuitement sur la mémoire des morts, tout le venin d'une lâche médisance, parce qu'ils n'ont rien à craindre ni à espérer de ceux qui sont dans le tombeau.

Si les homes réfléchissoient sur l'indignité du principe qui produit la flâterie, & sur la bassesse du *Flateur*, celui ci deviendroit aussi méprisable qu'il le mérite. Son caractère est de renoncer à la vérité sans scrupule, de ne louer que les personnes dont il attend quelque bienfait, de leur vendre ses louanges & de ne songer qu'à ses avantages. *Tout Flateur vit aux dépens de celui qui l'écoute*; il n'a point de caractère particulier; il se métamorphose en tout ce que son intérêt demande qu'il soit; sérieux avec ceux qui le sont, gai avec les personnes enjouées, mais jamais malheureux avec ceux qui le deviennent; il ne s'arrête pas à un vain titre; il adore plus dévotement celui qui a le pouvoir sans le titre, que celui qui a le titre sans le pou-

voir; également bas & la he, il fuit toujours la fortune, & change toujours avec elle; il n'a point de honte de donner à VATICINIUS les mêmes éloges qu'il donoit précédemment à CATON; peu embarrassé de garder aucune règle de justice dans ses jugemens, il loue ou il blâme, suivant que les hommes sont élevés ou abaissés, dans la faveur ou dans la disgrâce.

Cependant le monde n'est rempli que de gens qu'il séduit; parce qu'il n'y a point de maladie de l'esprit plus étendue que l'amour de la flaterie. La vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux apesantis & dans les membres fatigués des corps abatus, que les paroles flatteuses s'insinuent pour enchanter nos âmes. Quand les humeurs du corps sont disposées à recevoir une influence maligne, le mal qui en résulte y cause de grands ravages; ainsi quand l'esprit a quelque penchant à sucir le subtil poison du *Flatteur*, toute l'œconomie raison ble en est bouleversée. Nous començons les premiers à nous flater; & alors la flaterie des autres ne sauroit manquer de succès; nous sommes toujours prêts à l'adopter: De là vient que les grâces que nous répandons sur le *Flatteur*, nous sont représentés par le faux miroir de notre amour propre, come dues

à cet home, qui fait nous réconcilier agréablement avec nous mêmes. Vaincus par des insinuations si douces, nous prètons volontiers l'oreille aux artifices qu'on met en usage pour aveugler nôtre raison, & qui triomphent de nos foibleffes. L'envie de posséder certaines qualités que nous n'avons pas, ou de paroître plus que nous ne somes, augmente nôtre affection pour celui qui nous revet de caractères qui nous sont étrangers, qui apartiennent à d'autres, & qui nous conviennent peut-être aussi mal que feroient leurs habits.

Lorsque nôtre vanité n'est pas assez vive pour nous perdre, le *Flateur* ne manque pas de la réveiller, & de nous atribuer adroitement des vertus dont nous avons besoin, & si souvent que nous croions enfin les posséder. En un mot le Flateur corrompt sans peine nôtre jugement, empoisonne nos cœurs, enchante nôtre esprit, & le rend inhabile à découvrir la vérité.

Il y a plus, les homes viennent promptement vis à vis les uns des autres à la même bassesse, ou une longue domination conduit nécessairement les Peuples asservis: C'est pour cela que dans les grands Etats policés, la société civile n'offre guère qu'un comerce de fauffeté, où l'on se prodigue mutuellement des louanges sans sentiment,

& même contre sa propre conscience: Savoir vivre dans de tels pays, c'est savoir flatter, c'est savoir feindre, c'est savoir déguiser ses affections.

Mais le *Flateur* triomphe sur tout dans le cœur des Monarques. J'ai entendu quelquefois comparer les *Flateurs* aux voleurs de nuit, dont le premier soin est d'éteindre les lumières, & la comparaison m'a paru juste; car les *Flateurs* des Rois ne manquent jamais d'éloigner de leurs personnes tous les moyens qui pourroient les éclairer: D'ailleurs, puisqu'il y a un si petit nombre de gens qui osent représenter la vérité à leurs supérieurs, comment celui là la conoitra-t-il, qui n'a point de supérieur au monde? Pour peu qu'on s'aperçoive qu'il ait un gout dominant, celui de la guerre par exemple, il n'y a personne autour de lui qui ne travaille à fortifier cette rage funeste, & qui n'aime mieux trahir le bien public, que de risquer de déplaire au Monarque ambitieux. CARNE'ADE disoit que les enfans des Princes n'apprennent de droit fil (c'est une expression de MONTAGNE) qu'à manier des chevaux; parce qu'en tout autre exercice chacun fléchit sous eux, & leur donne gain de cause: Mais un cheval qui n'est ni courtisant, ni *flateur*, jette le

filz du Roi par terre, come il feroit le filz d'un palfrenier.

ANTIOCHUS, au raport de TITE LIVE, s'étant égaré dans les bois, passa la nuit chez un payfan; & lui ayant demandé ce qu'on disoit du Roi, le payfan lui répondit, „ que c'étoit un bon Prince, „ mais qu'il se fioit trop à ses favoris, & „ que la passion de la chasse lui faisoit souvent négliger des choses très essentielles. Le lendemain toutes les personnes de la fuite d'ANTIOCHUS le retrouvèrent, & l'abordèrent avec les témoignages du zèle le plus vif, & du respect le plus empessé. Alors reprenant sa pourpre & son Diadème: „ Depuis la première fois, leur dit-il, „ que je vous ai quité, on ne m'a parlé „ qu'hier sincérement sur moi même. On croira bien qu'il le sentoit; & peut-être n'y a t-il eu qu'un SULLY dans le monde, qui ait osé dire à son maitre la vérité, lorsqu'il importoit à HENRI IV de la conoitre.

La flaterie se trouvera toujours venir des inférieurs aux supérieurs: Ce n'est qu'avec l'égalité, & la liberté source de l'égalité, qu'elle ne peut subsister. La dépendance l'a fait naître: Les captifs l'employent pour leurs géoliers, come les sujets pour leurs Souverains, dit une femme d'esprit, dans les Mémoires de sa vie si bien écrits par elle même.

Les esclaves, dit DEMOSTHENE, les laches *Flateurs*, voilà ceux qui ont vendu à PHILIPPE notre liberté & qui la vendent encore maintenant à ALEXANDRE; ce sont eux qui ont détruit parmi nous cette règle, où les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne point conoitre de supérieur, de ne souffrir point de maître. *Orat. de corona* Aussi l'adulation prend-elle son accroissement & ses forces, à proportion de la dépendance & de la servitude. *Adulationi fœdum crimen servitutis inest.* Les Samiens ordonèrent par un décret public, que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de JUNON, & qui portoient le nom de cette Déesse, seroient appellées les *fêtes de LYSANDRE*. ADRIEN ayant perdu son mignon ANTINOUS, désira qu'on lui bâtît des Temples & des Autels; ce qui fut exécuté avec tout le dévouement qu'on pouvoit attendre d'une nation acoutumée depuis longtems aux plus honteuses bassesses.

Enfin la flaterie monte à son dernière période sous les tirans, quand la liberté est perdue; & avec la perte de la liberté, celle de la honte & de l'honneur. FACITE peint énergiquement les malheurs de sa patrie, lorsque parlant de SEJAN, qui dans son

son administration avoit été la principale idole des Romains, il met ces paroles dans la bouche de TERENTIUS : „ Nous „ avons adoré les esclaves qu'il avoit afran- „ chis ; nous avons vendu nos éloges à „ les valets, & nous avons regardés comé „ un honneur de parler à ses concierges.

On fait le trait de flaterie impudente, & si l'on veut ingénieuse, de VITELIUS à CALIGULA. Ce VITELLIUS étoit un de ces Courtisans, *cuius Principum honesta atque inhonesta laudare mos est*, qui louent également toutes les actions de leurs Princes, bones ou mauvaises. CALIGULA ayant mis dans sa tête d'être honoré come un Dieu, quoiqu'il ne fut qu'un monstre, pensa qu'il lui étoit permis de débaucher les femmes du premier rang, come il avoit fait ses propres sœurs. „ Parlez VITEL- „ LIUS, lui dit-il un jour, ne m'avez vous „ pas vu embrasser Diane ? C'est un mis- „ tère, répondit le Gouverneur de Sirie ; „ il n'y a qu'un Dieu tel que vôtre Ma- „ jesté qui puisse le révéler.

Les *Flateurs* allèrent encore plus loin sous le règne de NERON, que les VITELLIUS sous celui de CALIGULA : Ils devinrent alors des calomniateurs assidus, cruels, & sanguinaires. Les crimes dont ils char-

gèrent le vertueux THRASE'A-PETUS , étoient de n'avoir point aplaudi à NERON , ni encouragé les autres à lui applaudir ; de n'avoir pas reconu POPPE'E pour une Déefse ; de n'avoir jamais voulu condamner à mort les Auteurs de quelques vers fatyriques contre l'Empereur, non qu'il approuvat de tel gens & leurs libelles , ajoutèrent ses délateurs , mais parce qu'il appuyoit son avis de ce qu'il lui sembloit qu'on ne pouvoit pas , sans une espèce de cruauté , punir capitalement une faute contre laquelle les loix avoient prononcé des châtimens plus modérés. Si NERON eut régné dans le gout de TRAJAN, il auroit méprisé les libelles ; come les bons Princes ne soupçonnent point de fausseté les justes éloges qu'ils méritent, ils n'appréhendent pas la fatyre & la calomnie. „ Quand
 „ je parle de vôtre humanité, de vôtre
 „ générosité, de vôtre clémence, & de
 „ vôtre vigilance, disoit PLINE à TRAJAN,
 „ je ne crains point que vôtre Majesté
 „ s'imagine que je la taxe de nourrir des
 „ vices oposés à ces fortes de vertus.

Il me semble néanmoins, malgré tant de *Flateurs* qui s'étudient à corrompre les Rois en tout tems & en tous lieux, que ceux que la Providence a élevés au faite du Gouvernement, pouroient se garantir

du poison d'une adulation basse & intéressée, en faisant quelques unes des réflexions que je vais prendre la liberté de leur proposer.

1°. Qu'ils daignent considérer sérieusement, qu'il n'y a jamais eu un seul Prince dans le monde qui n'ait été flaté, jamais peut-être un seul qui n'ait été gâté par la flatterie. (*) „ L'honneur que nous
 „ recevons de ceux qui nous craignent
 „ (peut se dire un Monarque à lui même) ce n'est pas honneur; ces respects
 „ se donnent à la Royauté, non à moi;
 „ Quel état puis-je faire de l'humb'e &
 „ courtoise révérence de celui qui me les
 „ doit, vû qu'il n'a pas en son pouvoir
 „ de me les refuser ?.. Nul me cherche
 „ presque pour la seule amitié qui soit
 „ entre lui & moi; car il ne se sauroit
 „ guère coudre d'amitié ou il y a si peu
 „ de correspondance. Ma hauteur m'a
 „ mis hors de proportion; ils me suivent
 „ par contenance, ou plutôt que moi,
 „ ma fortune, pour en accroître la leur:
 „ Tout ce qu'ils me disent & font, ce
 „ n'est que fard, leur liberté étant brisée
 „ par la grande puissance que j'ai sur eux.

P p. 2

(*) MONTAGNE.

„ Je ne vois donc rien autour de moi
 „ que couvert & masqué. Le bon Roi, le
 „ méchant, celui qu'on hait, celui qu'on
 „ aime, autant en a l'un que l'autre. De
 „ mêmes apparences, de mêmes cérémo-
 „ nies, étoit servi mon prédécesseur, &
 „ le fera mon successeur.

20. Seconde considération contre la flatterie, que je tirerai de l'Auteur immortel de *TELEMAQUE*, L. XIV. C'est aux précepteurs des Rois qu'il appartient de parler dignement & éloquemment. Ne voyez vous pas, dit le sage *MENTOR* à *IDOMENE'E*, que les Princes gâtés par l'adulation, trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on manque de zèle, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on ne les flatte pas dans l'usage le plus injuste de leur puissance: Toute parole libre leur paroît hautaine; ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point basseffe les blesse & les irrite. Cependant l'austérité de *PHILO-CLES* ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse des autres Ministres? Où trouverez vous un homme sans défaut? Et ce défaut de vous représenter trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis je, n'est

ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie fait toujours tomber? Il vous faut quelqu'un qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous même, qui vous parle vrai, & qui force tous vos retranchemens. Souvenez vous qu'un Prince est trop heureux, quand il nait un seul home sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Empire, & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel ami. ...

ISOCRATE donoit de pareils conseils à NICOCLES. Ne prenez pas pour vos favoris des *Flateurs*, & choisissez pour vos Ministres ceux qui sont les plus capables de vous aider à bien conduire l'Etat: Comptez sur la fidélité, non de ceux qui louent tout ce que vous dites ou que vous faites, mais de ceux qui vous repreignent lorsque vous comettez quelque faute: Permettez aux personnes sages & prudentes de vous parler avec hardiesse, afin que quand vous serez dans quelque embarras, vous trouviez des gens qui travaillent à vous en tirer; ainsi vous saurez bientôt discerner les *Flateurs* malicieux, d'avec ceux qui vous servent avec affection.

30. PLINE remarque judicieusement , que les Empereurs les plus hais ont toujours été les plus flatés ; parce que , dit-il , la dissimulation est plus ingénieuse & plus artificieuse que la sincérité. C'est une troisième considération que les Princes ne sauroient trop faire.

40. Ils se préserveront encore infiniment des mauvais effets de l'adulation , en ne se livrant jamais au plaisir de se voir louer , qu'après s'être assurés que leurs actions sont dignes d'éloges , & s'être convaincus qu'ils possèdent les vertus qu'on leur accorde. L'Empereur JULIEN disoit que pour compter sur les louanges qu'on donne aux Rois , il faudroit que ceux qui les donnent fussent en état de pouvoir s'arrêter impunément.

50. Enfin les Princes feront fort au dessus du poison de la flatterie , lorsque contents de reconnoître par des bienfaits les louanges sentées dont ils tachent de se rendre dignes , ils auront encore un plus grand empressement , pour profiter des avis qu'on leur donnera , pour autoriser la liberté qu'on prendra de leur en donner , en mesurer le prix & la récompense par l'équité de ce à quoi on les engagera , & par l'utilité que leurs sujets en retireront. Le Prince qui agira de cette manière est sans doute véritable.

ment grand , très grand, admirable , ou pour me servir de l'expression de MONTAGNE , „ il est cinq cent brasses au dessus „ des Royaumes ; il est lui même à foi , „ son empire.

Si le hazard fait jamais tomber cet article entre les mains de quelques Rois , fils de Roi , issu de Roi , & que leur patience s'étende jusqu'à le lire , on les prie d'agréer le zèle avec lequel on ose chercher à les préserver du poison de la flaterie & prendre en même tems leurs intérêts contre des monstres qui les trahissent , qui les perdent , qui les empêchent de faire le bonheur de leurs Peuples , & d'être ici bas les images de Dieu en lumière & en droiture ; & pour ce qui regarde les Auteurs de tant de maux.

Puisse le Ciel dignement les payer ,
 Et puisse leur exemple à jamais éfrayer
 Ceux qui les imitant par de laches adresses
 Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses.
 Les poussant au penchant où leur cœur est enclin ,
 Et leur osent du crime aplanir le chemin !
 Détestables *Flateurs* , présent le plus funeste
 Que puisse faire aux Rois la colere Céleste.

RACINE dans PHÉDRE.



L E T T R E

*De Mad. de L*** à Mad. la Présidente de M...*

LE plus grand écueil pour l'amitié ; ma chère amie , est de donner des conseils. Vous m'en demandez , & quoi que je vous connoisse toutes les qualités nécessaires pour en recevoir , je tremble d'abuser de la loi que vous venez de me prescrire.

Je suis sans doute moi-même dans le cas de profiter du modèle de conduite que je vais vous présenter. Ne vous imaginez pas que je sois assez sote pour m'en imposer par le ton que je vai prendre. Je sens tous les jours combien j'ai besoin d'indulgence. J'écoute tous les conseils qu'on veut bien me donner , & je m'étudie à distinguer les moins intéressés & les plus utiles.

J'ai réfléchi sur votre situation ; elle est délicate & pénible. Toûjours entre votre Mère & votre Mari , l'alternative est embarrassante , mais quand on a come vous de la droiture & de bones intentions , il n'est pas impossible de se procurer , malgré

tous les obstacles une vie agréable ou du moins tranquille. Votre Mari n'est pas aussi difficile à vivre que vous l'imaginez. Il n'est exigeant que parce qu'il vous aime. Convenez avec moi que quoi que votre conduite soit sans reproche, elle est souvent mal entendue, & attribue par-là cette générosité qui vous gêne. Vous êtes obligée par état d'avoir une maison ouverte; vous avez un bon cuisinier, vous jouez gros jeu & vous perdez souvent; vous avez de l'esprit, des graces & une jolie figure; en voila plus qu'il ne faut pour vous attirer du monde de toute espèce; parmi ce monde il se trouve beaucoup de jeunes gens; pourquoi être avec tous come vous seriez avec votre ami particulier? Il y a ce me semble une façon de recevoir, qui sans être familière seroit aussi asable & plus décente. Qu'un jeune home qui vous aura entendu parler légèrement, au milieu de trente étourdis come lui, se trouve ensuite tête à tête avec vous, son ton en sera bien plus libre que s'il vous eut vu plus réservée & parlant à chacun tour à tour de ce qui peut l'intéresser; c'est à quoi nous sommes réduites lors que nôtre état nous oblige de représenter. Il est une sorte de politesse générale & froide dictée par l'usage &, si vous voulez, par l'en,

nui, mais qui est admirable pour ranger chaque home à sa place, & pour les tenir tous à une juste distance de nous. Il vous arrivera de vous permettre par légèreté une plaisanterie que vous croirez sans conséquence; elle vous attirera une réponse qui vous obligera de prendre votre sérieux; en voulant en imposer, vous passerez dans l'esprit de ces jeunes gens pour pédante ou capricieuse, & votre Mari qui est instruit de toutes vos démarches & de vos moindres propos, s'imaginera de vous faire grace en ne vous croyant qu'étourdie & coquette.

Une chose encore, à laquelle vous ne sauriez trop prendre garde, c'est de ne vous pas jeter à la tête de ceux que vous ne connoissez pas. Je vous ai vû souvent prodiguer votre estime, quelquefois votre confiance, à des homes fort médiocres, & par trop de candeur soumettre votre jugement à beaucoup de gens, qui n'en avoient guère.

Il y a, je le fais, des personnes à qui l'on doit des égards; leur état & leur mérite peuvent en exiger également; mais come la dernière espèce sur tout est fort rare; il s'agit de choisir & ce n'est pas une petite affaire. Votre réserve vous exposera peut-être à la prévention & à la ja-

lousie des fots; mais c'est un inconvénient qu'il ne faut point redouter, & qui ne mérite pas nôtre attention, car dans l'embaras du choix, il vaudroit encore mieux les avoir pour censeurs que pour partisans.

Méfiez vous des femmes en général, & en particulier de celles qui vous entourent; vous connoissez leur but. Quoi qu'il soit le même, elles emploient chacune des moyens différens pour y arriver. Prenez garde de vous laisser engouer par la flatterie des unes, ou aigrir par les propos des autres. En général toute prévention est à craindre. Mademoiselle de M. dont vous faites tant de cas aujourd'hui, est la même qui conçoit votre Mari, il y a trois mois. C'est le malheur des personnes qui ont une aussi belle ame que la vôtre, de ne point imaginer de trahison cachée sous les apparences de l'amitié: Mais telle qui vous paroitra la plus zélée pour vos intérêts, sera peut-être la première à vous faire repentir de vôtre franchise. Ceci n'est qu'un tableau général de ce qui se passe chez vous; je ne prétens point vous inspirer des soupçons & de la défiance; & parmi ceux que vous voyez j'ai cru démêler d'excellens caractères.

Cette bonne-foi qui vous rend si estimés,

ble aux yeux des honêtes gens, ne laisse pas quelquefois d'avoir ses inconvéniens. Non-seulement e'le vous fait croire toutes les histoires qu'on vous débite; mais elle vous les fait souvent répéter, & vous attire par-là une réputation de méchanceté que vous ne voulez point mériter. Vous l'avez cependant. Beaucoup de gens vous craignent, c'est-à-dire que vous avez beaucoup à craindre d'eux. Eh, que nous font les a'aires d'autrui? Pourquoi nous en embarrasser? Faut-il donc pour être heureux, blamer les autres ou rire à leurs dépens? Comment, m'allez vous dire, empêcher les gens de parler, quand ils viennent nous conter des histoires? Croyez ma chère amie, qu'ils ne vous les disent que parce qu'ils savent que cela vous amuse. Il y a une façon d'écouter qui déconcerte prodigieusement les conteurs; surtout les agréables, & soyez sûre que les homes en général ont le tact trop fin pour nous entretenir des choses qui nous déplaisent réel'ement.

Avec la façon de penser que vous connoissez à votre Mari, je suis étonnée que vous soyiez quelquefois aussi libre dans vos propos, & que vous vous prêtiez même jusqu'à la polissonerie. La liberté de la campagne que vous m'alléguiez l'autre jour,

n'est point une excuse raisonnable. Une femme est toujours femme. Modeste par état, la retenue doit la suivre par tout; & lors qu'elle est avec des homes, elle a des motifs bien p'us forts pour se faire respecter. Je ne veux point par là vous dire qu'il faille renoncer à toutes sortes d'amusemens ou de plaisanteries; mais je crois qu'il en est, auxquels on ne doit point se prêter. Vous êtes trop bien née, & vous avez trop d'esprit pour ne point sentir les nuances qui séparent la véritable décence d'une pruderie affectée.

Je ne vous pardone pas la confiance aveugle que vous avez en vôre femme de chambre. Je la suppose d'un caractère unique, & je vous blâme encore de lui parler de vos peines. Ne voyez vous pas que vous vous mettez dans le cas de dépendre d'elle? Cet ascendant que vous lui laissez prendre, vous rendra bientôt son esclave. Déjà vous n'oseriez plus vous en défaire (vous en convenez vous même) sans le consentement de vôtre Mari. Vous ne pouvez vous dissimuler qu'elle n'aye beaucoup de crédit sur son esprit: C'est donc une grande imprudence de vôre part que de vous livrer à ses conseils. On passe quelquefois sa vie à chercher dans le monde un ami digne de confiance; on voit

tout les jours ; même des gens de mérite, abuser de ce titre par étourderie & légèreté, & vous voulez trouver de l'amitié & la sûreté dans une classe où l'on ignore jusqu'au nom de principes. L'intérêt de ces sortes de gens est de servir & de nuire tour à tour, & leur seul but en vous flattant est de fonder leur autorité & leur fortune sur votre dépendance.

Je ne vous cacherai point que je vous ai trouvé souvent beaucoup d'humeur ; si votre situation vous en donne, votre raison doit vous aider à la vaincre ou du moins à la cacher. Ce ne sera pas en brusquant votre Mari, en lui répondant avec aigreur, en lui faisant de mauvaises plaisanteries, que vous le ramènerez à votre façon de penser. Représentez lui avec douceur ce que vous avez à dire ; S'il n'est point de votre avis, s'il s'obstine dans le sien, prenez le parti du silence. Voilà le cas où il faut céder, & où vous ne sauriez être trop complaisante, plus il vous verra d'attention à réprimer votre humeur, plus vous le rapprocherez de vous. Mais vous pourriez sans lui manquer, obéir moins aveuglément dans d'autres occasions. Il y a même telle désobéissance qui vous rendra respectable à ses yeux, dut-elle vous attirer une querelle dans le moment.

Par exemple, il vous défend de voir votre Mère: Que'qucs torts qu'elle puisse avoir avec lui, vous devez représenter que ce n'est pas à vous de les ressentir, & s'il persiste dans sa volonté, vous devez défobéir. Le public, sans entrer dans vos raisons, vous condamnera si vous négligez votre Mère; mais il ne vous reprochera jamais vos soins pour elle, & s'il conoit votre situation, il vous en fera même un mérite; tant il est vrai qu'on a toujours raison de remplir ses devoirs.

Quand à l'intérieur de votre maison, à votre place je ne me méleroïs jamais des querelles qui surviennent entre votre Mari & ses parens. Ils ne savent pas assez ce que vous valez pour avoir confiance en vous, & pour faire cas de votre avis; pourquoi le doneriez vous? Cela ne sert qu'à vous aigrir les uns contre les autres. Les paroles piquantes viennent au secours des mauvaises raisons. Chacun finit par avoir tort; mais le blâme en reste à ceux qui doivent céder, & que leur raison devrait rendre supérieures à ces misères.

En général, ma chère amie, je crois qu'il faut apporter une attention plus sévère à toutes vos démarches, même à celles qui vous paroissent les plus innocentes. Lors qu'on est aussi sage & aussi sensée

que vous, les choses indifférentes deviennent ordinairement les plus décisives pour la réputation. Ce n'est pas dans les occasions importantes que vous courez risque de faire des fautes. Il faut donc réfléchir aux différentes interprétations que le public peut donner à nos discours & à nos actions, & surtout se vaincre sur l'envie de prêter des ridicules aux autres; il faut savoir se taire quand on n'a pas le courage d'excuser ceux qu'on aperçoit.

En tout je parlerois peu, & pour m'accoutumer à réfléchir, j'examinerois souvent en moi-même la suite & l'issue de telle conversation, l'effet qu'elle a produit telle démarche, les sources des tracasseries, les causes du bien & du mal dans la société &c. Ces réflexions vous serviroient de guide pour l'avenir. C'est aussi je crois le seul moyen que vous puissiez employer avec succès pour gagner la confiance de votre Mari, & de là s'ensuivra cette liberté que vous desirez si ardemment. Elle ne viendra pas en un jour, je vous en avertis, mais il ne faut pas se rebuter. Le tems & votre sagesse vous rendront à la fin aussi heureuse que je le desire & que vous méritez de l'être. C'est en renon-

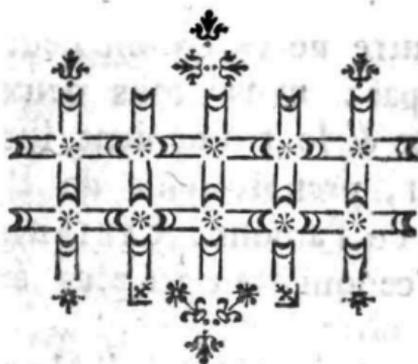
çant

J U I N 1766.

593

çant à mille frivolités, pour vous atacher à des ocupations plus folides & plus dignes de vous, que vous comencerez l'ouvrage de vôtre bonheur & j'ose dire du mien; si je suis affés heureufe pour y contribuer.

Je fuis &c.





TOUS DEUX SE TROMPOIENT.

C O N T E.

CELIANE regardoit l'amour come le plus grand des biens. DORSIGNI l'enviſageoit come le plus grand des maux. Il ſaſoit que l'une aimat pour ſe croire heureuſe; l'autre ne ſe croioit heureux qu'en n'aimant pas; mais tous deux jouoient ſur le mot & ſe trompoient ſur la choſe. DORSIGNI, prenoit pour de l'amitié, ce qui étoit de l'amour: CELIANE pour de l'amour, ce qui tout au plus étoit de l'amitié.

DORSIGNI à peine âgé de trente ans, ſe piquoit de vivre en Philoſophe; mais ſa Philoſophie étoit le fruit de ſes réflexions plutôt que l'éfet de ſon caractère. Il avoit la foibleſſe de vouloir vaincre toutes ſes foibleſſes. Lui-même cependant étoit bien capable d'en faire naitre, & d'inſpirer ce qu'il redoutoit. Les graces de ſa perſone faiſoient tolerer aux femmes les ſingularités de ſon eſprit. C'étoit un éne-mi comun, que chaque belle eut voulu ſoumettre en ſon particulier.

CELIANE se trouvoit plus à portée d'y réussir que nulle autre. Elle vivoit à la campagne, dans le voisinage d'une terre, où DORSIGNI s'étoit retiré depuis un an, mais elle y vivoit sous la tutelle de son vieux Marquis de... Ce Mari avoit toutes les infirmités & tous les défauts anèxés à la vieillesse. Il étoit gouteux, chagrin, jaloux, avare & grondeur. Son premier soin fut d'écarter de sa maison toute la Noblesse du voisinage, surtout les jeunes gens. Il faut en excepter DORSIGNI, qu'il trouva digne de sa société, parce que celui-ci n'en recherchoit aucune. Le fond de sérieux qu'il mettoit dans ses discours, dans ses démarches, & jusques dans ses amusemens, subjugua le vieux Marquis. Voilà, disoit il, un voisin tel qu'il me le faut; tel même qu'il le faut, à la Marquise. Son commerce est utile & ne peut être dangereux. D'après ces réflexions il anonça en maitre à sa femme, qu'elle eut à recevoir toujours bien le Comte DORSIGNI.

Ce fut le premier ordre que CELIANE reçut de lui sans murmurer. C'est toujours quelque chose, disoit-elle tout bas: DORSIGNI n'est guère moins sérieux que mon triste Epoux, mais il n'a point come

lui le droit de gronder, & il n'est pas septuagénaire.

La Marquise avoit en elle de quoi subjuguier l'indifférence même & égayer la misanthropie la plus décidée. Elle unissoit l'esprit à la gaieté, les charmes aux graces. Elle regardoit come un suprême effort de vertu de ne point haïr son Mari; mais cet effort ne s'étendoit pas plus loin. Il faut tout dire, cependant; elle joignoit la résolution de ne point le tromper, quelque indifférence qu'elle eut pour lui, quelque penchant qu'elle pût avoir pour un autre.

Pour DORSIGNI il n'ambitionoit d'abord auprès de CELIANE que le titre d'Ami, & ne soubçonnoit pas même devoir jamais en souhaiter un plus étendu. Ses affiduités, selon lui, ne prouvoient rien: Il croioit ne faire preuve que de complaisance; il ne vouloit qu'épargner à la jeune Marquise l'ennui qu'une femme de son âge puise à coup sûr dans la solitude. Il est bien naturel, disoit-il, d'avoir pitié de sa situation; mais je ne passerai point les bornes de la pitié.

Le Comte ignoroit que la compassion envers une femme jeune & belle personne, étend fort loin ses limites. Le vieux Marquis l'entendoit souvent traiter l'amour de

foiblesse. Il sentoit redoubler sa confiance envers cet Ami Philosophe ; il desiroit surtout, que sa femme profitat de ses leçons.

Il est vrai, cependant, que la Morale du Comte étoit moins sévère auprès d'elle, & il attribuoit toujours ces adoucissmens à la compassion. Leurs entretiens les plus fréquens rouloient sur l'amitié. Mais, lui disoit un jour CELIANE, n'est-il pas des amitiés de plus d'une espèce ? Il me semble qu'on n'est point l'Ami d'une femme come d'un home ; que l'âge, le caractère, peut-être même la figure, entrent pour quelque chose dans cette passion... Dites ce sentiment interrompit le Comte. Le terme n'y fait rien, reprit la Marquise ; il s'agit uniquement de la chose, & je voudrois que vous m'aprissez à la définir.

Mais, Madame, poursuivit-il avec embarras, on envisage presque toujours l'amitié come un sentiment paisible, qui occupe nôtre ame sans l'agiter ; qui fait que l'on préfère telle personne à telle autre, mais sans qu'il résulte de cette préférence ni trouble ni passion. L'âge, le caractère, la figure, le sexe même, ne doivent ni éteindre ni restreindre les droits de l'amitié ; autrement elle change de nom, & ce n'est plus de l'amitié proprement dite.

Vous êtes sévère dans vos définitions ; interrompit de nouveau la Marquise. Madame, reprit le Comte, ce n'est point moi qui définis ; je ne fais que citer. J'avois crû, ajouta CELIANE, le domaine de l'amitié plus ample ; je la croiois susceptible de soins, d'empressement, d'inquiétude. Pourquoi l'absence d'un Ami ne troubleroit-elle pas notre repos ? Pourquoi ne craindrions nous pas son refroidissement ? Pourquoi ses soins... Madame, interrompit à son tour DORSIGNI, voilà des questions très naturelles & que peut-être je vous ferois moi même, si vous ne me les faisiez pas.

C'est ainsi que son cœur le menoit plus vite que sa vo'onté. De jour en jour sa chaîne se resserroit & il se figuroit encore être libre. CELIANE, qui croioit ne l'être déjà plus, étoit bien moins captive que lui. Le besoin de s'intéresser à quelque chose influoit beaucoup sur ce qu'elle ressentoit pour le Comte. Sa personne seule, au contraire, influoit sur ce que le Comte ressentoit pour elle.

Il n'en est pas moins vrai, que CELIANE trouvoit alors sa solitude agréable, & que DORSIGNI seul avoit opéré ce changement. Elle oublioit même que sa société pouvoit être plus nombreuse. Rien ne

prouve mieux que son cœur étoit agréablement occupé. J'ignore, disoit-elle, si ce que j'éprouve n'est que de l'amitié; mais je suis arrivée au point de n'oser m'en éclaircir.

Une goutte remontée enleva le Marquis. Sa Veuve soutint cet événement avec décence; mais les exilés songeoient dès lors à reparoitre. DORSIGNI en eut de l'inquiétude, & CELIANE crut s'en apercevoir. Elle lui en fut gré. Un jaloux de trente ans ne peut pas déplaire. A cet âge la jalousie est au moins un symptôme de l'amour, & cet amour n'est pas à dédaigner. Je puis moi-même, disoit CELIANE, doner plus d'effor à mes sentimens: Je suis libre, & c'est à DORSIGNI que je crois devoir faire le sacrifice de cette liberté.

Ainsi raisonoit la Marquise; & voici ce qu'en son particulier le Comte se disoit: Je ne veux point être l'Amant de CELIANE, mais je suis son Ami, qualité qui a ses droits & ses devoirs. Les uns & les autres m'autorisent à éloigner de CELIANE certains périls, qu'une femme jeune & belle parvient rarement à éviter d'elle même. Je dois, en même tems, lui épargner l'ennui de la solitude, car une fem-

me jeune & belle qui s'ennuie songe à se distraire, & la dissipation entraîne..... que fais-je ? Oh ! je dois empêcher que la Marquise ne se dissipe de cette manière.

Il redoubla donc ses assiduités. Ceux qu'il écartoit de chez la Marquise en murmuroient, & en France on ne murmure guère sans plaindre. Le Comte isolé auprès de CELIANE ignoroit tous ces propos ; il ne vouloit pas même soupçonner qu'on put les tenir. Ils parvinrent enfin aux oreilles de la jeune Veuve, & d'abord elle y fit peu d'attention. Que m'importe, disoit-elle, ces plates médisances ? On envie à CORSIGNI la prédilection que je lui marque. Hé bien ! tant mieux ; je serois humiliée qu'elle ne fit point de jaloux.

Nul ne témoigna l'être autant que le Chevalier DARCY, jeune homme inconsidéré, mais d'une figure agréable. Il avoit des vues sur CELIANE avant même qu'elle fut Veuve. Il espéra que devenue libre, elle seroit plus accessible. Ce ne fut pas sans dépit qu'il reconut s'être trompé. Leurs terres se touchoient. Une circonstance particulière le mit à portée de s'expliquer avec la Marquise. Je puis vous l'attester, Madame, lui disoit-il, nul ne s'est plus réjoui que moi de votre veuvage. C'est déjà un titre qui dépose en ma

faveur !.... Je ne vous entens point, reprit CELIANE & sans doute c'est ce que je puis faire de mieux. ... Quoi ? Madame ! Ne suis je pas clair & conséquent ? Je vous aimois ; il étoit naturel que vôtre Mari me déplût. Encore s'il eut agit come un autre on l'eut suporté come on suporté un Mari ; mais vous séquestrer, vous soustraire aux yeux du genre humain ! C'est une tiranie sans exemple. C'étoit sa volonté, reprit CELIANE, & j'ai dû m'y soumettre. Je fais, repliqua-t-il, que vous n'étiez pas rigoureusement seule, mais le Philosophe DORSIGNY a presque la froideur & la gravité d'un Epoux A propos, on assure que vous bornez à lui seul vôtre société ? C'est à peu près n'en point avoir, à moins que vos yeux n'ayent opéré un prodige. Ils en font bien capables, mais les siens ont une manière de voir si différente de la nôtre.

DORSIGNY survint, ce qui empêcha la Marquise de répondre & DARCY de poursuivre ; mais il s'adressa à DORSIGNY même, qu'il avoit connu dans les dernières campagnes. Hé bien, Comte, lui dit-il, quand veux tu restituer Madame à la société ? Crois tu qu'elle suporté patiemment le vol que tu lui fais ? Qui ne s'est emparé de rien, reprit froidement le Com-

te, n'a nulle restitution à faire. La Marquise parut vouloir s'éloigner, sous quelque prétexte. Daignez m'entendre, Madame, ajouta DARCY, je fais ici le rôle de Député; mais ne doutez pas que je n'y sois aussi pour mon compte... Monsieur, interrompit CELIANE, je ne parus presque jamais dans le monde, je ne puis donc y laisser aucun vuide. Ma conduite jusqu'ici n'a point varié; j'espère qu'elle sera toujours la même. A ces mots elle s'éloigna, mais DORSIGNI crut s'apercevoir qu'elle s'éloignoit moins par dédain, que par complaisance.

Voilà, disoit DARCY, une résolution bien inouïe! Quoi, s'enterrer à son âge! Quel peut-être son but? Veut-elle fournir à quelqu'un de nos *Contes moraux* un sujet sans vraisemblance? Toi même as-tu l'ambition d'y figurer, d'y soutenir l'insidieux caractère d'Amant jaloux? Il faudra pour l'honneur du nom françois placer la scène au delà des Alpes ou des Pirenées.

Je ne suis que l'Ami de CELIANE, repliqua DORSIGNI, & j'espère n'être mis en jeu par aucune espèce de *Conteurs*. J'espère que CELIANE sera également respectée. De tout mon cœur, ajouta le Chevalier, je serai même en un besoin son Champion... L'en vous en dispense..., Pourquoi? Tu

n'est que son Ami, & moi j'aspire à quelque chose de plus... Ce pourroit bien être en vain... C'est ce qu'il faudra voir. Je compte même sur toi dans cette occurrence... Vous seriez en assez mauvaise main; j'ai peu de talens pour ce genre de négociation.... Oh parbleu, je dois donc y suppléer. J'ai mis à fin des aventures aussi hazardeuses. J'espère y mettre également celle ci & t'en rendre bon compte à toi même.

Il fortit, sans voir CELIANE, mais elle se reprochoit d'avoir été impolie. Il est vrai, dit-elle, que plus d'attention de ma part auroit inquiété DORSIGNI & puisque je l'aime, je dois lui épargner toute inquiétude. Quoique je n'aime pas CELIANE, disoit DORSIGNI de son côté, je dois la garantir du malheur d'aimer cet étourdi. L'amitié me l'ordonne, résisterai-je à la voix de l'amitié?

DARCY redoubla ses tentatives auprès de la Marquise. Il en vint jusqu'à lui écrire: C'est ainsi qu'il s'exprimoit dans sa lettre.

Il est trop cruel, Madame, de condamner l'amour au silence & à l'inaction. Ce sont des ordres toujours mal exécutés. Je vous désobéis donc & vous désobéirai encore, si vos rigueurs continuent: Que ne les exerciez vous sur d'autres. La froide amitié

que DORSIGNI affiche à votre égard vous répond de sa docilité. L'amour qui me domine vous avertit de ne jamais compter sur la mienne.

Le Chevalier DARCY.

Cette lettre étonna un peu CELIANE. Elle y trouvoit matière à plus d'une réflexion. Seroit-il bien vrai, disoit-elle, que que DORSIGNI n'eut absolument pour moi que de l'amitié ?

C'est quelque chose, mais l'amour exige de l'amour. Tant que le Marquis a vécu, il étoit dans l'ordre que DORSIGNI ne tranchât pas le mot. Aujourd'hui, ce mot devient essentiel; tout mistère à cet égard est déplacé. Il faut donc faire expliquer le Comte. Cette lettre m'en offre un moyen tout simple, & je veux en faire un bon usage. Elle la donna sur le champ à DORSIGNI.

Il eut peine à cacher l'embaras & le dépit que lui causa cette lecture. Qu'en dites vous Comte ? lui demanda la Marquise, d'un air dégagé ? Répondrai je à DARCY ? Et cela supposé que dois je lui répondre ? ... C'est votre cœur & non pas moi qu'il faut consulter, Madame Oh, pour ce qui est de mon cœur il n'est pas

indécis, mais mon esprit se trouve embarrasé. Par exemple, cet éclaircissement donné par vous même à DARCY ... Hé bien, Madame? ... Avouez, Monsieur, que rien n'est moins obscur, & que DARCY vous croit parfaitement désintéressé dans ce qu'il poursuit. . . . Il est vrai, j'ai eu tort; j'aurois dû en faire un confident. . . . Je ne dis point cela, Monsieur, mais il me semble qu'il est des choses dont on pouroit se défendre avec moins de chaleur ... Et qui vous dit que je m'en sois si bien défendu? ... Cette lettre le porte expressément... Cette lettre pourroit bien vous en imposer à tous égards... Il ne faut donc pas y répondre? ... Pardonnez moi... Hé bien! voyons! qu'y répondrai-je? ... Ce qu'il vous plaira Comte, ignorez vous que ce désintéressement, tient beaucoup de l'injure? Point du tout; notre intérêt doit-il nous rendre injuste? Il est vrai que le vôtre ... Achevez... Il est trop vrai, reprit vivement DORSIGNI, que votre intérêt même vous prescrit ce que je ne me croirois pas en droit d'exiger de vous en cette occasion. Je veux bien vous entendre, lui répondit CELIANE. C'en est fait, DARCY n'aura d'autre réponse que mon silence... Madame un silence est quelquefois un aveu... Il faut donc

lui répondre , ajouta la Marquise , & cette réponse ne se fera point attendre.

Nous verrons , disoit DORSIGNI en lui même , nous verrons ce que dira cette réponse , car j'espère bien qu'elle me sera communiquée ; un Ami a droit d'être curieux. Cette idée l'occupait tout le reste du jour ; & toute la nuit , & il s'en occupoit encore le jour d'après. La Marquise elle même éprouvoit quelque embarras. Elle vouloit bien satisfaire DORSIGNI ; ne point agréer les vœux du Chevalier , mais elle hésitoit sur le choix des termes. Il seroit injuste , disoit-elle , de répondre durement à une lettre tendre. Elle y révoit encore , quand DORSIGNI entra. Madame , lui dit-il , en est-ce fait. Le Chevalier fait-il à quoi s'en tenir sur sa démarche ? ... Non , Monsieur , mais il ne tardera point à l'apprendre... Mais , Madame ! Ignorez vous que cette incertitude est pour lui une faveur ? ... Il n'en jouira pas long-tems , vous dis-je ... D'accord ; mais il n'en a déjà que trop joui CELIANE sans repliquer , traça alors ce peu de mots.

Pourquoi , Monsieur , exiger de ma part une explication nouvelle ? Vous eussiez pu vous en tenir à la première. La croyez vous équivoque ? Il faut donc la rendre plus précise. Je vous exhorte à vous épargner

d'autres démarches. Il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

Prenez & lisez, dit-elle à DORSIGNI; je crois que cette lettre dit tout. DORSIGNI trouva qu'elle ne disoit presque rien, ou qu'elle disoit trop. Je veux bien, ajoutoit le Comte, glisser sur la première phrase, quoi que molle, indécise, & ne tenant guère moins de l'approbation que du reproche.... Point du tout, Monsieur, si je voulois faire entendre à DARCY que j'approuve son amour, je saurois bien employer une autre phrase.

LE COMTE.

D'accord; mais celle là fustit quand on se borne à ne point désapprouver. Passons à la seconde. *Vous eussiez pu vous en tenir....* Il me semble que vous deviez, dit-roit davantage.

LA MARQUISE.

Oh! come il vous plaira,

LE COMTE (*continuant à lire*)....

Il faut donc la rendre plus précise. Ces mots il faut donc annoncent la contrainte. Substituez y je vais donc, cela dit mieux que vous agissez librement.

LA MARQUISE écrivant.

Je fais ce que vous exigez.

LE COMTE (lisant.

Je vous exhorte à vous épargner d'autres démarches, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre. Voilà un je vous exhorte, qui est bien foible; mais sur tout ces mots, il n'est pas en mon pouvoir, laissent ici une équivoque dont le Chevalier fera bien tirer avantage.

Mais, Monsieur, reprit vivement CÉLIANE, que voulez vous donc mettre à la place? Je ne veux rien, Madame, je me borne à doner mon avis, quand on daigne me le demander. Peut-être qu'en éfet il eut mieux valu marquer à DARCY que vous ne répondrez jamais à ses vues... Hé bien, Monsieur, interrompit la Marquise, il faut vous satisfaire, & elle changea encore cette expression.

Il faut avouer, disoit DORSIGNI, après l'avoir quittée, qu'un Ami de ma sorte est bien essentiel à une Veuve de vingt trois ans. Que de fausses démarches il lui épargne! Veillons donc plus que jamais sur celles de la Marquise. Ne nous relachons point sur les droits de l'amitié.

Pour

Pour le coup, disoit CELIANE, voila mes doutes résolus. L'Ami DORSIGNI est un Amant jaloux. Je lui pardone de l'être, mais ne pousse-t-il pas un peu trop loin le despotisme? Cette réponse n'est-elle point trop dure? Que dira le pauvre Chevalier? Doit-on nécessairement insulter ceux qu'on n'aime pas? Mais puisque j'aime DORSIGNI, ajouta CELIANE, il faut bien le tranquiliser; il faut bien se soumettre à ce qu'il exige.

Cette réponse ne désespéra point DARCY; mais elle révolta son amour propre. Il se vangea par quelques plaisanteries légères. Elles furent transmises à DORSIGNI avec d'autres plus acres, mais qui ne partoient point du Chevalier. Ce fut lui, cependant, que le Comte vouloit rendre responsables de toutes, & voici comment il raisonoit.

Ceux qui s'égaient aux dépens de la Marquise n'en sont pas tous amoureux. DARCY l'est, & se voit maltraité. Il n'est point homme à se contraindre. Il a parlé, il parlera, & il en fera parler d'autres. Essayons de lui imposer silence, & bien d'autres alors se l'imposeront d'eux mêmes. Ce n'est pas, ajoutoit DORSIGNI, ce n'est pas à titre de rival, que je donne cette préférence au Chevalier. Je ne veux

être que l'Ami de CELIANE; mais son Ami ne doit-il pas la venger d'un Amant, qui la timpanise?

En parlant ainsi il se trouvoit déjà aux portes du Chateau qu'habitoit le Chevalier. Celui ci le reçut avec une gaieté franche. Eh parbleu! dit-il, je crois que c'est le Comte? As-tu bien pu te résoudre à t'éloigner tant soit peu de CELIANE? Je sens tout le prix du sacrifice. Il n'y a pas de quoi, reprit DORSIGNI, du ton le plus sérieux; je ne m'éloigne de CELIANE que pour lui être utile, que pour la venger de certains propos injurieux & hazardés Injurieux, dis-tu? Peut être en éfet, sont ils à sa louange, reprit DORSIGNI; suposer entr'elle & moi l'intrigue la plus en règle.... Hé bien, que trouves tu là d'humiliant pour l'un & pour l'autre? Je voudrois bien être le Héros de l'Histoire... Et moi, je songe à réprimer l'Historien.... Et qui espères tu rendre la victime de ton zèle? Vous Moi? Tu crois donc cela peu difficile? C'est ce qu'il faut voir à l'instant même. ... Oh! de tout mon cœur; mais un instant de plus ou de moins ne fait rien à la chose. Veux tu te rafraichir? ... Je n'ai soif que de vengeance... Viens donc, & fais de ton mieux pour te défalterer.

Ils sautèrent à cheval & se rendirent à un petit bois voisin. Ils convinrent de faire usage du pistolet. Le combat ne fut pas long. Dès la première passe DORSIGNI reçut une balle dans la cuisse & DARCY une dans l'épaule. Tous deux étoient hors d'état de récidiver. Le bruit de ces deux coups atira un Garde chasseur, qui appartenoit à DARCY. Il donna quelque secours aux deux blessés; il voulut comencer par son maître; DARCY lui ordona de comencer par le Comte, & celui ci s'en défendit long tems. Cette double opération finie, le Chevalier adressa la parole à son adversaire. Ma foi, Comte, lui dit-il, avoue que nous sommes plus heureux que sages? Il faudroit pourtant bien faire cette folie, si elle n'étoit pas faite; mais je suis fort aise de ne t'avoir que blessé. Je ne me crois pas non plus atteint mortellement. Toute fois, écoute. Il y a loin d'ici jusqu'à ton Château, & même jusqu'à celui de la Marquise. Tu ne peux t'y rendre, sans risquer & souffrir beaucoup. Viens te reposer quelques jours chez moi. La proposition est toute simple. Tu me la ferois en pareil cas, & je l'accepterois sans hésiter.

Je n'hésiterois pas non plus, répondit

le Comte; mais CELIANE qui n'est pr^evenue de rien... On peut l'informer de tout, reprit le Chevalier... Je l'avoue... Mais écoute, interrompit encore DARCY, je vois ce qui t'intrigue; tu crains que je n'aie ma part des visites que CELIANE pourra te faire. Il faut te mettre entièrement à ton aise. CELIANE me croira absent. On lui dira que je me suis fait transporter à une espèce d'hermitage, que j'ai à quelque distance de ce château, & dès ce moment la voila dispensée de toute politesse envers le maître du logis... Voilà qui est généreux! s'écria DORSIGNI avec une sorte de confusion; mais pourquoi supposer cette absence?... Eh! va, crois moi; cesse de dissimuler toi même. Tu veux ne paroître que l'Ami de CELIANE. Les Dieux me préservent d'un amour égal à cette amitié!

Il a tort! disoit DORSIGNI à part & avec confiance; mon amitié ne ressemble point à l'amour. J'ai voulu préserver CELIANE de certains périls & la venger de certains propos; il me semble que l'amitié peut entreprendre toutes ces choses.

La surprise de CELIANE fut extrême en apprenant que DORSIGNI habitoit la demeure du Chevalier. Le Comte lui en laissoit ignorer le motif. Il se bernoit à

lui écrire que certain accident l'obligeroit de s'y arrêter plus d'un jour. CELIANE s'y rendit, accompagnée d'une vieille parente, qui ne la quitoit pas depuis son veuvage, & CELIANE reconut bientôt de quel accident il s'agissoit.

Quoi ! lui dit-elle, avez vous été attaqué ? Par quel hazard vous trouviez vous plus à portée de ce chateau que du mien & du vôtre ? Elle avoit à cet égard des soupçons que le silence & l'embarras du Comte achevèrent d'éclaircir. Je suis au fait, poursuivit elle, & je frémis ! Pourquoi en venir à ces fatales extrémités ? Me croiez vous de ces femmes qui exigent qu'on s'égorge pour elles, qui triomphent lors qu'un amant périt en les disputant à un Rival ? ... Madame, interrompit le Comte, qui se jugeoit trop compromis par ce discours, il n'étoit point question de rien disputer. J'ai fait ce que le devoir, l'honneur me prescrivoient de faire : Je le ferois encore ; mais ne parlons plus d'une quèrelle qui me paroît terminée. N'en parlons point, j'y consens, reprit CELIANE, mais séjournerez vous long-tems ici ? Le moins qu'il me sera possible. Eh pourquoi ? Il faut vous ménager. Ce ne sera rien. D'ailleurs, je ne vou-

drois point vous exposer à y revenir. L'état où se trouve le Chevalier lui-même éloigne à cet égard toute suspicion. Quoi, Madame, savez vous déjà s'il habite son château? Est-ce qu'il ne l'habite pas? C'est ce que nous voulons apprendre. Cet éclaircissement est superflu. Voulez vous que je rende visite au Chevalier? Cet éclaircissement ne vous oblige à rien. DORSIGNY envoya donc s'informer de la situation du Chevalier au nom de la Marquise. On fit réponse que DARCY s'étoit fait transporter à son pavillon. C'étoit tenir la promesse qu'il avoit faite au Comte, & celui ci n'avoit d'autre but que de voir s'il la tiendroit.

A la bone heure, dit il, quand CELIANE se fut retirée, DARCY me parroit sincère, mais ne le soumettons pas à une trop longue épreuve. Il s'en falloit de beaucoup néanmoins que sa blessure lui permit de se faire transporter ailleurs. Elle étoit peu dangereuse, mais fort incomode. Il resta donc malgré lui, & reçut encore dans cette maison quelques visites de CELIANE. Enfin, DARCY ayant pénétré ses inquiétudes, prit le parti de l'en afranchir. Il se retira effectivement à son petit pavillon.

DARCY étoit-il vraiment amoureux? Il

ne faut pas le croire. Son premier plan fut de subjuguier la Marquise ; mais c'étoit un projet de sa vanité plutôt que de son amour. Cette même vanité changea d'objet : Elle employa dès-lors à tranquilliser DORSIGNY autant de soins , qu'elle en avoit mis à troubler son repos.

Une épreuve nouvelle atendoit le Comte. Il falloit que CELIANE quitat pour quelque tems sa retraite. Un procès des plus considérables exigeoit sa présence dans la Capitale , & d'ailleurs le séjour de Paris la tentoit si vivement , qu'elle trouva d'excellentes raisons pour motiver son voyage. Voulez vous , disoit elle à DORSIGNY , qui s'y oposoit , voulez vous que je refuse des soins à une affaire d'où dépend une grande partie de ma fortune ? DORSIGNY ne savoit trop que lui répondre. Il étoit guéri de sa blessure , & ne pouvoit regarder ce départ come un délaissement. D'un autre côté il lui en coutoit pour suivre C E L I A N E jusqu'à Paris. Il avoit cessé de l'habiter depuis quelques années , & ne cessoit de publier qu'il ne l'habiteroit jamais. Comment se démentir si tôt ? Mais aussi coment voir CELIANE s'exposer seule aux dangers qui l'atendent ? Que de pièges vont lui être tendus ! Que

d'homages dangereux vont lui être prodigués ! Seule & sans expérience, comment pourra-t-elle éviter les uns & ne pas céder aux autres ? Son ami l'abandonnera-t-il dans cette extrémité ? Se feroit la trahir, disoit le Comte ; ce feroit me rendre complice des erreurs où elle pourra tomber, où sans doute elle tombera, si ma présence ne la soutient. Suivons la donc en dépit des froids commentaires de nos plaisans du jour. Une telle démarche pèse à mon amour propre ; mais l'amour propre doit se taire quand l'amitié veut se faire entendre. Dès ce moment DORSIGNI ne songea plus qu'à son départ.

Vous l'exigez, dit-il à CELIANE, qui avoit tout arrangé pour le sien ; vous l'exigez, il faut bien s'y résoudre. A quoi demanda ingénument la Marquise. A partir avec vous, reprit le Comte... Avec moi ? Ah, tant mieux ! Voilà une approbation un peu négligée. Point du tout. Je vous eusse proposé le voyage, sans l'aversion que vous aïez hez pour la Capitale... Je ne suis point réconcilié avec elle, mais je vous fais le sacrifice de ma répugnance. Pour quelques mois s'entend ; car vous n'exigerez pas, sans doute, qu'il devienne perpétuel.

Au fond la Marquise n'exigeoit rien. Elle fut partie seule sans se faire beaucoup

de violence : Elle se reprochoit , pour ainsi dire , celle que le Comte alloit se faire. Eh quoi ! disoit-elle , quand on s'aime est ce pour se tyranniser ? Si Paris répugne trop au Comte , il peut rester à la Campagne. Je ne veux point de sacrifices trop pénibles , & je sens que la privation peut avoir ses plaisirs.

C'est ainsi que ces deux personnes continuoient à être dupes de leurs sentimens , & attribuoient l'une à l'amour , l'autre à l'indifférence , des états tout opposés à ceux qui résultent de l'une ou de l'autre situation.

Un autre motif pressoit encore DORSIGNI d'accompagner CELIANE. C'étoit à peu près le tems où le Chevalier retournoit à Paris , & ce rapport de circonstances inquiétoit le Comte. C'est le hazard qui le produit , disoit il ; mais en amour come en guerre on met souvent à profit les états du hazard. Ne lui laissons rien de ce que nous pouvons lui ôter.

On partit. A peine CELIANE se vit dans la Capitale , que son ame parut prendre un nouvel effor. Il eut été ridicule à DORSIGNI de prétendre lui interdire l'avantage de briller aux spectacles & dans les jardins publics. Elle y parut dans tout l'éclat de ses charmes , & elle y fixa l'attention générale. Elle n'y étoit point

conue; mais DORSIGNI, qu'une foule de jeunes gens conoilloient, fut affailli & questionné de toutes parts. Elle t'a donc réconcilié avec l'espèce? lui demandoit un petit maitre avec un sourire d'intelligence. Tu fais bien lui disoit un autre; j'espère qu'elle va te rendre à la société, & qu'en révanche tu te feras un devoir de l'y répandre elle meme.

A tous ces discours DORSIGNI ne répondoit rien ou répondoit tres mal. On fût bientôt néanmoins ce qu'étoit CELIANE & quel motif lui avoit fait quitter sa province. Dès lors mille projets pour lui faire perdre l'envie d'y retourner. Cette envie s'afoblissoit même en elle de jour en jour, & DORSIGNI déclamoit en pure perte contre le tumulte & l'agitation qui distinguent cette ville immense de toutes les autres.

CELIANE trouvoit ce tumulte, cette agitation préférables au silence à l'uniformité, à l'ennui de la solitude. Eh, que lui importe, disoit elle, en parlant du Comte; que lui importe d'être aimé à Paris ou dans une espèce de désert? D'avoir des témoins de son bonheur, ou d'être heureux, mais ignoré? N'est ce rien que de faire des jaloux? Je veux qu'il en ait, & qu'il cesse lui meme de l'être. C'est un

ridicule dont on ne peut se guérir que dans cette Capitale.

L'affaire qui retenoit **CELIANE** à Paris étoit de nature à la répandre malgré elle, mais on a déjà pu voir qu'elle ne se faisoit à cet égard aucune violence. Elle vit le monde, & par contre coup il falut en recevoir. Parmi les jeunes gens qui s'empressoient à lui plaire, elle en vit plusieurs qui traitoient l'amour come **DARCY** l'avoit voulu traiter avec elle. Ils ne lui parurent qu'amufans. On autre lui parut prendre la chose plus au sérieux. C'étoit **DORICOURT**, jeune home qui avoit dans son extérieur tout ce qu'il faut pour plaire à une femme, & intérieurement tout ce qu'il faut pour la séduire. Il mettoit dans ses manières le brillant de son âge & dans ses discours l'expression du sentiment. Tout en lui étoit joué & tout sembloit naturel. Bien des femmes très expérimentées s'y étoient méprisées, mais la rupture ne lui avoit fait aucun tort. Il avoit sçu la préparer à son avantage. Un de ses grands secrets étoit de se faire haïr après s'être fait aimer. Il n'épargnoit rien pour atteindre à l'un & à l'autre but, & il y atteignoit presque toujours. C'étoit négliger son amour propre, mais il lui préféroit ses plaisirs. Jamais il n'avoit tenté

que des conquêtes difficiles ; jamais il n'adressa d'hommages qu'à des femmes qui exigeoient & méritoient des égards. Cet art d'être toujours quitte ne laissoit voir à la plus sage aucun danger de le prendre.

Ce fut avec ces armes qu'il ataquâ la jeune Marquise. Une conduite si opposée à ce qu'elle voyoit, fixa nécessairement son attention. Il est au moins respectueux, disoit-elle, on peut le souffrir sans conséquence. DORSIGNI pensoit tout le contraire. Ce respect apparent l'inquiétoit beaucoup plus que l'étourderie de tant d'autres. CELIANE s'y laissera prendre, disoit-il, si mon amitié ne vient au secours de son inexpérience. Heureusement elle y viendra. Elle y vint en effet, & DORSIGNI prodigua à la Marquise des leçons qu'elle regarda come superflues. Il ne lui étoit pas d'ailleurs aussi facile de vivre isolée à Paris que dans sa terre. Il n'étoit pas même en son pouvoir d'interdire sa maison à DORICOURT. Ce fut aussi ce qu'elle ne manqua point de faire observer au Comte. Rassurez vous, ajouta CELIANE, il ne suffit pas pour m'attendrir de me parler d'amour bien tendrement. Hélas ! Madame, reprit DORSIGNI, on est bien près de sa défaite, quand on présume ainsi de ses forces ; & il ajoutoit en s'éloi-

gnant : Je vois bien que l'éloquence de l'amitié ne fust pas auprès d'une femme. Il faut un autre langage ; mais dois-je pour cela changer le mien ? Je n'ai jamais prétendu être l'Amant de CELIANE, je ne voulois qu'adoucir l'ennui de sa situation, mais je vois bien qu'on peut s'en reposer sur elle.

CELIANE dans ce moment même étoit en conversation réglée avec DORICOURT. Monsieur, lui disoit-elle, on se fait souvent des idées fausses d'une femme peu acoutumée au séjour de la Capitale. C'est pour elle un théâtre, & elle y fixe les regards pendant quelques jours. C'est en même tems une raison pour lui rendre quelques soins. L'attrait de la nouveauté, le desir de paroître l'avoir mise dans le monde, l'espèce de mérite qu'on atache à ce genre de succès, tous ces motifs déterminent les hommages qu'elle reçoit, & sans doute les préférences que vous me témoignez partent de la même cause. Moi, Madame ! s'écria-t-il d'un air & d'un ton pénétrés, ah ! c'est vous faire injure & me rendre bien peu de justice ! Daignez ne point me confondre avec la foule de nos *merveilleux*. Je n'ai de comun avec eux que l'âge & certaines frivolités de convention. J'ai des principes, Madame,

& j'ose protester qu'on ne m'a point vu m'en départir. Je suis né sensible, mais constant, & mes premières chaînes subsisteroient encore, s'il n'eut dépendu que de moi de ne pas les rompre. Voilà qui est assez rare, disoit à part CELIANE, & elle ajoutoit à haute voix: Mais, Monsieur, donnez vous ce raisonnement pour une preuve? Avoir été quitte, prouve t il toujours qu'on n'a point voulu l'être? Cet aveu prouve du moins, Madame, que je préfère l'avantage d'être vrai à la manie d'être vain. C'est le parti le plus sûr & le plus honête. Le plus honête, oui, mais le plus sûr exige ici quelques exceptions. Quoi! Monsieur, vous présumez qu'il est des femmes qui veulent qu'on les abuse? Hélas! oui, Madame, & cela n'est que trop certain. Vous m'étonnez, mais ne donnez vous point dans l'excès naturel aux jeunes gens de prêter aux femmes bien des travers & des vices qu'elles n'ont pas? Oh, ce n'est point là mon défaut. J'ai même souvent donné dans l'excès contraire, ce qui n'empêche pas que je n'aie pour les femmes en général une estime réelle; mais il faut que cette estime soit bien motivée pour qu'une d'entre elles me subjugué. Il a raison, disoit encore tout bas la Marquise, & son hommage n'en est que

plus flateur pour quiconque en devient l'objet. Ainsi, Monsieur, reprit-elle à haute voix, c'est l'esprit qui chez vous dirige le cœur? L'ésfort n'est pas ordinaire. Cet ésfort, Madame, pourroit bien être inutile, si je m'exposois sans précaution, mais j'ai soin d'éviter certains hazards. Je ne veux céder qu'à des objets dignes qu'on leur cède. Par exemple, tous ces charmes que la nature vous a prodigués m'eussent éblouis sans me soumettre, je les aurois évité, si une ame aussi belle ne s'y joignoit, si son aimable candeur n'ajoutoit encore à leur puissance. En parlant ainsi DORICOURT mettoit dans ses regards une éloquence qui en prêtoit à ses discours, & la Marquise trouvoit les uns & les autres, singulièrement expressifs. Ils le seroient encore plus, disoit elle, que je saurois bien y résister; mais pourquoi DORSIGNI ne parle-t il jamais ce langage.

Il n'étoit que trop vrai pourtant que ce langage l'intéressoit. Chaque jour la morale du Comte lui devenoit plus à charge. En vérité disoit CELIANE, c'est aimer son tuteur. Je joue ici le rôle que la Pupile joue au théâtre, mais il existe une différence entre nous, c'est que le tuteur qu'elle aime ne moralise jamais.

Elle prend de l'humeur, disoit le Comte

te en réfléchissant sur ce qu'il devoit faire ; encore deux représentations & je serai complètement haï. Je sens que mon amitié redoute cette haine, & cela est bien naturel : Mais je redoute encore plus de voir CELIANE aimer DORICOURT : Eh, que m'importe ? Pourquoi m'en affiger ? Suis je l'Amant de CELIANE ? Je ne le crois pas, mais j'ignore pourquoi je hais tous les Amans. Il apprend alors que DARCY est arrivé. Dans tout autre cas cette nouvelle eût troublé son repos, mais dans ce moment elle le réjouit. Oposons, disoit-il, cet ancien aspirant au nouveau. Il pourra occasioner quelque diversion dans l'ame de la Marquise, & tout sentiment divisé doit s'affoiblir. Le Chevalier ne songeoit point à voir CELIANE. Il présuinoit aussi que le Comte ne le chercheroit pas. Quelle fut donc sa surprise de le voir entrer chez lui ! Elle redoubla en voyant DORSIGNI revenu de ses inquiétudes à son sujet, & paroître desirer qu'il n'évitât point la Marquise. Un changement si subit n'est point naturel, disoit le Chevalier en lui même. Ce fut pour lui une raison de questionner le Comte jusqu'au point de l'embarasser, & DARCY crut deviner la cause de cet embarras, mais il attendit que lui même put en

en juger par les yeux. La Marquise reçut DARCY avec une sorte de contrainte. Ce qui l'étonnoit le plus, s'étoit de le voir paroître chez elle sous les auspices du Comte. Qu'elle subite révolution disoit CELIANE. Ou DORSIGNI cesse d'être jaloux, ou bien voici un expédient imaginé par sa jalousie. N'importe, dissimulons. Je lui dois quelque indulgence, mais j'ai regret qu'il ne lise pas mieux dans mon ame. Il verroit que si je souffre ici DORICOURT, c'est que je voudrois que lui même le prit pour modèle.

DARCY reconut bientôt que le rôle de DORICOURT ne se bornoit point à être souffert. Il conoissoit beaucoup ce jeune home & avoit su même démêler le fil de sa conduite. Voi à dit-il, un Rival bien dangereux pour notre Philosophe ! Celui-ci à la mal-adresse de bien déguiser ce qu'il sent. L'autre possède à fond l'art dangereux d'exprimer ce qu'il ne sent pas. Or, en fait d'amour, une femme aime nécessairement ce qui est bien exprimé.

Ce ne fut pas sans inquietudes que DORICOURT vit le Chevalier reçu chez la Marquise. Il employa quelques voies détournées pour l'en exclure, mais il n'osoit ni agir ni s'expliquer directement.

DARCI étoit occupé à lui rendre le charge, mais sans intérêt personnel. Il ne vouloit pas désabuser CELIANE, & songeoit en même tems à faire expliquer DORSIGNI. DORICOURT étoit en liaison intime avec la Présidente LESTIVAL, jeune Veuve retirée alors à sa campagne. Cette absence le rassuroit pour les soins qu'il rendoit à la Marquise. Il n'avoit point, par cette raison, eû recours à sa méthode ordinaire & il ne vouloit tout au plus rompre avec l'une, qu'après s'être bien assuré de l'autre. Voici comment il raisonoit.

CELIANE est plus belle que la Présidente. Je puis même trouver avec elle certains avantages qu'il n'est pas toujours prudent de négliger, & l'éloignement de sa Rivale me laisse toutes les facilités dont j'ai besoin. Je prétens les mettre à profit.

Le lieu qu'habitoit la Présidente n'étoit cependant pas fort éloigné de la capitale. Cette distance se réduisoit à quelques lieues, & DORICOURT la franchissoit fort souvent. Il avoit toujours un prétexte prêt pour abrèger son séjour, & la Présidente ni soupçonnoit aucun subterfuge. Elle jugeoit de sa sincérité sur la réputation qu'il avoit d'être sincère. Ainsi, tout contribuoit à le servir, tout jusqu'à l'humeur du Comte

& de CELIANE, mais DARCY n'entroit point dans ce concert. Il suivoit son plan avec une constance, dont lui même sembloit peu susceptible.

Voilà, dira-t on, un petit maitre bien généreux. DARCY l'étoit sans doute, mais il ne dérogeoit pas entièrement aux droits de son espèce. Il vouloit déconcerter une intrigue & s'amuser du dénouement. Il eut facilement pardonner à DORICOURT le projet, assez comun, de tromper deux femmes. Ce qu'il n'excusoit pas, c'étoit sa manière de les tromper. Où en ferions nous, disoit-il, si pour les réduire, il faloit aficher cette hipocrisie de sentiment? Où puiser ce jargon fastidieux? Faudra-t-il recourir aux Volumes de CYRUS & de CLELIE? On à bien raison de ne plus lire ces fades romans, & d'imiter encore moins leurs fades Héros.

Ainsi, outre l'espèce de compassion que lui inspiroit DORSIGNI, il avoit à venger sa propre quèrelle: Vengeance, au reste, qui ne pouvoit que le divertir. Le hazard même seconda ses vues. Il s'étoit lié avec la Barque de LIGNERAU, qui elle-même étoit fort lié avec la Présidente. Celle-ci ne laissa point ignorer à son amie à quel terme elle en étoit avec DORICOURT:

Cette amie ne laissa point ignorer cette intrigue à son amant, & cet Amant, qui étoit le Chevalier, décida que CELIANE en sauroit bientôt là dessus autant que lui, mais il vouloit que cet éclaircissement fit Scène. Cela fera, disoit il, plus siapant pour tous les personages, & plus amusant pour moi.

Il comença par engager la Baronne à rechercher la Marquise, & conseilla à DORSIGNI de ménager cette liaison. DORSIGNI étoit tombé dans une langueur, qui le consumoit par degrés. Il étoit presque méconnoissable. Ma foi, mon chér Philosophe, lui dit le Chevalier, tu feras la dupe de ton système. Crois moi, vis, parle & agis come un autre. Tu fuis certaines sociétés qui t'amuseroient. Le ridicule ne m'amuse point. Tu gardes le plus obstiné silence & tu as mille raisons de parler. * Je n'ai rien à dire. Enfin, tu veux qu'on t'aime, & tu ne prends pas la peine d'être aimable. C'est une peine que je ne prendrai jamais. Il le faut cependant; ajouta le Chevalier. Entre nous c'est quelque chose que d'être aimé. Je l'éprouve depuis quelques jours. Vous l'éprouvez? Oui & c'est à la Baronne que je dois ce plaisir. Aussi le lui rendrai-je. Vous aimez la Baronne! Oui te dis-je. Y

prends tu aussi quelque part , & vais je encore te trouver dans mon chemin ? Voila qui est cruel ! disoit le Comte en lui même. DORICOURT va avoir le champ libre. Ecoute, ajouta le Chevalier, cette Baronne peut te rendre un service essentiel, & mettre fin à tes inquiétudes. Comment ? Tu l'apprendras par la suite. Quant à présent borne toi à ménager entr'elle & la Marquise une sorte d'intimité. De tout mon cœur, mais j'agis sans intérêt. Oh, pour tes intérêts on s'en charge & tu t'en trouveras bien.

Ce fut au spectacle qu'on ébaucha cette liaison projetée. Les deux Dames s'y rencontrèrent dans une même loge à l'Opéra, où DARCY & le Comte les avoient conduites. Elles s'y entretinrent, se goûtèrent, se revirent, & en peu de tems elles vinrent inséparables. DORICOURT ne connoissoit que très peu la Baronne & il ignoroit qu'elle conut la Présidente. Ainsi, rien à cet égard ne lui étoit suspect. Il agissoit toujours avec la même confiance. Il ne changea rien dans sa conduite. Seulement, il prévint un jour CELIANE qu'une affaire imprévue le tiendroit loin d'elle plus long-tems qu'à l'ordinaire. La Baronne, à qui le motif de cette absence étoit par-

faitement connu, propofa à la Marquife, au Comte & au Chevalier d'aller paffer quelques jours à la terre d'une de fes amies. CELIANE y fut aifément déterminée par le Comte. Elle avoit encore pour lui toutes les complaifances qui n'afferviffent que médiocrement. On part & l'on arrive chez la Présidente.

Je vous amène, lui dit la Baronne, une fociété qui fait mes délices & qui, j'efpère fera les vôtres. La Présidente répondit avec politelfe; enfuite s'adreffant à CELIANE, vous êtes bien généreufe, Madame, lui dit-elle, de venir ainfi embéilir ma folitude. Madame, répondit la Marquife, on n'embéilir rien où vous êtes. Je ne vous crois pas en même tems fort ifolée. Vous fuyez le monde, mais, à coup sûr, il vous cherche. Sans doute, interrompit familièrement le Chevalier, fi le jour fe refufoit à nos climats, il faudroit bien, aller le chercher aux aux Antipodes. Ceci, Mesdames, foit dit fans conféquence. Il eft heureufement plus d'un Sotell ici bas, mais je ne doute point que plus d'un jeune Mage ne vienne adbrét telui qui éclaire ce riant féjour.

Oh! répliqua la Présidente, je foute peu d'adorateurs. Je vis tel très retirée. Vous ne m'y trouverez cependant

pas feule; mais une union fort prochaine autorise, je pense, cette sorte de tête à tête. Eh quel est cet heureux futur, demanda la Baronne? Vous le connoissez, reprit la Présidente, c'est DORICOURT.

Ah Ciel! s'écria involontairement la Marquise. Que signifie cette exclamation, disoit le Comte indigné! Madame, reprit la Présidente un peu interdite, je vois que DORICOURT vous est connu. Prendriez vous quelque intérêt à ces démarches? Oh! point du tout, repliqua CÉLIANE, mais je le croiois plus éloigné de Paris & absent pour d'autres affaires. Vous m'en dites beaucoup, Madame, ajouta la Présidente avec émotion. Vous saurez tout, interrompit la Baronne, mais au fond ceci ne doit pas finir sérieusement. Où est DORICOURT? A la chasse repondit la Présidente. Oh! c'est un grand chasseur, s'écria le Chevalier, mais pourquoi veut-il courir deux lièvres à la fois.

A l'instant même arrive DORICOURT. Son embarras ne peut se décrire. Quel singulier événement, disoit-il. Ma foi j'ai mon congé des deux parts! Il envisage la Marquise; elle n'étoit que rêveuse, mais les yeux de la Présidente exprimoient le sourcil, le dépit & la colère. Cou-

rage, DORICOURT! lui cria le Chevalier, quelque phrase de sentiment vont te tirer d'intrigue. Pourquoi non, reprit DORICOURT? Suis je donc si répréhensible? Mais avant que d'en dire plus, puis-je savoir, Mesdames, si vous vous êtes expliquées? Expliquées, Monsieur, reprit la Marquise, je n'ai nulle explication à faire ici, & je vous jure que je n'y suis point venue pour vous. L'explication, ajouta la Présidente, ne peut vous être favorable. N'importe, reprit il, je vais la faire moi-même.

Il est vrai que j'ai adressé à Madame (*montrant la Marquise*) des vœux qui vous furent d'abord consacrés. Elle habitoit Paris & vous cette solitude. Je la voyois & je ne vous voyois plus. Mon cœur se partagea malgré moi. C'est la première fois que je déroge à mes principes; mais avouez qu'on se démentiroit à moins. Je vois pourtant qu'il faut se décider.... Monsieur, interrompit CELIANE, croiriez vous avoir la liberté du choix? Détrompez vous de grace. Vos discours m'en imposoient sans me séduire. J'étois distraite & non occupée. D'ailleurs, en voyant Madame, on ne peut excuser votre perfidie. Et moi j'espère que votre vue l'excusera auprès d'elle. En parlant

ainsi, il étoit déjà aux genoux de la Présidente.

Il ne s'en tire, par bleu, pas, mal! s'écria le Chevalier. Allons, Mesdames, un peu d'indulgence, & que la première en date rentre dans ses droits: Ce n'est point manquer à l'autre. La Présidente releva DORICOURT.

Et toi, ajouta DARCY, en adressant la parole au Comte, te voilà à demi pétri-fié. Vois ce que ton orgueil philosophique s'a pensé produire? Tu aimes come CELADON & tu dédaignes de l'avouer. Eh morbleu! avouez-le plutôt, même en n'aimant pas.

Ce que j'avouérai, repliqua DORSIGNI, c'est qu'il en coute peu à le faire croire. Qu'en dites vous, Madame?

C'étoit à CELIANE qu'il parloit. Je dis, Monsieur, répondit elle, que vous n'avez pas même pris cette peine légère. Mon cœur vous prévint. Je lui fis un devoir de vous prévenir, mais le vôtre s'en fit un de lui résister.

Avois je tort? demanda le Comte. Oui, Monsieur. Vous eussiez déterminé un penchant qui ne se décide pas toujours de lui même. J'ai long-tems cru ce penchant bien décidé. Peut-être ai-je pris l'intention pour le fait.

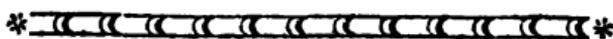
Qu'entens-je ? s'écria le Comte en parlant. La Marquise s'en aperçut, & elle même changea de couleur.

Courage ! A merveille , cria de nouveau le Chevalier. Encore quelques pas & vous arriverez au même but, mais jusqu'à présent voici où vous en étiez. Le Comte étoit amoureux malgré lui ; la Marquise indifférente malgré elle. Tous deux n'en croyoient rien, & tous deux se trompoient.

¶ Cela peut être, dirent ils en soupirant tous deux... Voici, poursuivit le Chevalier, ce que vous ferez par la fuite : La Marquise aimera plus, & peut être le Comte un peu moins ; mais l'équilibre se trouvera rétabli, & tout n'en ira que mieux.

Il faut, dirent-ils, en courir les risques. J'espère de mon côté, ajouta CÉLIANE, faite dire vrai au Prophète ; & d'a mien, reprit le Comte, j'espère le faire mentir. On assure que l'un & l'autre tinrent parole.

Par l'Auteur des Contes Philosophiques.



L É T T R E

De Mad. de L. à M. D.

J'AI reçu l'élégante Epitre
 Du Maître (*) à son Maître Ecolier.
 Je done la pome au dernier
 Si l'on me choisit pour Arbitre
 Mais traitons un autre chapitre.
 J'ai reçu le gentil billet
 Qu'en beau stile on nomme poulet ;
 Je l'aimerois à plus d'un titre ,
 Si j'étois dans l'âge ou l'on plait ;
 Mais nous qui comptons par nos rides
 Le mécomptes de nos beaux ans ,
 Nos jeux ne font plus jeux d'enfans ;
 Il nous en faut de plus solides.
 Loin de vous laissés les procès ,
 La coquette & l'home d'affaire ;
 Préferez nos rians guérets ;
 L'amour n'y tend point les filets
 L'on y plait sans songer à plaire.
 Sans être trompé ni trompeur ,
 Venez de nos belles prairies
 Contempler l'émail enchanteur ;

(*) De M. VOLTAIRE. M. D. étoit occupé d'un procès.

De nos tranquiles rêveries ,
 Venés contempler la douceur ;
 Dans l'Empire de l'Ourserie (*) ,
 Vous trouverés le yrai bonheur ;
 Héros de la mélancolie ,
 Goutez de ma Philosophie ,
 Elle est faite pour vôtre cœur ;
 Venez rêver , causer , & rire ,
 Venez enfin , on vous attend ,
 Oui vous êtes sans compliment ,
 Le plus aimé de mon Empire.

On apprend à hurler dit l'autre avec les loups. Le Proverbe n'est pas noble pour un Poëte, aussi ne le suis-je pas, mais vous m'avez don  tant de jolis vers depuis quelque tems, qu'il m'a pris envie d'en faire des mauvais. Je vous les adresse pour vous punir de ne m'avoir pas apporté les vôtres. Souvenez vous, mon cher Ours, que liberté & fureté est nôtre devise. D'après la première j'ai don  carrière à mon imagination, & la seconde me dit de vous envoyer ses écarts, comptant bien qu'ils ne feront sus que de vous &c.

(*) Les noms d'Ours, de Petite joie, de Tirans &c. étoient des noms don  dans une Société relativement au caractère ou à l'habillement de quelques uns des Membres; plusieurs d'entr'eux portoient en hiver des fourures de peau d'Ours.

L E T T R E

De M. D.... de la Ronge.

VOYAGEZ au Parnasse & sur tout à Cithère ,
 Fuyez loin du Portique & de ce Peuple vain
 Qui du nom de sagesse honorant sa chimère
 S'est séparé du genre humain.
 Quittez une parure aux graces étrangère
 Reprenez vite de leur main
 L'écharpe brillante & légère ,
 Qui doit seule orner vôtre sein.
 D'une pesante & triste étoffe
 L'amour ne fut jamais vêtu ,
 Et le manteau du philosophe ,
 N'est pas même toujours l'habit de la vertu.
 VENUS aux champs Troyens reçut une blessure ;
 Ma fille éloignez vous de ces cruels combats
 Dit le maitre des Dieux , ces membres délicats
 Sont faits pour une autre aventure.
 Contente de vôtre Ceinture ,
 Présidez aux tendres ébats ;
 Mais laissez BELLONE & PALLAS
 Présider à la guerre & porter une armure.

Madame, si vous voulez prendre des leçons de Philosophe, ce ne doit être que dans les jardins d'EPICURE. Ne prenez d'HIPOCRATE que des ordonances pour vô-

tre santé. La crainte qu'il ne vous soit aussi funeste come Philoppe, qu'il vous a été salutaire come Médecin, vient de me faire Poete. Il n'est pas besoin de vous dire que ces vers ne doivent être vus que du Tiran & du Sindic des amoureux; vous voyez bien que l'Ours Montagnard (M. ROUSSEAU) & l'Ours masqué doivent être aussi exceptés. Rome n'envoie point ses Indulgences à Genève. Tous ces petits patrons de perfection sur lesquels on vous propose de tailler votre vie, n'ont qu'un défaut, c'est qu'ils ne peuvent être d'aucun usage. Que diriez vous d'un homme qui passeroit l'hiver sans feu & sans lumière, dans la crainte qu'une étincelle ne produisit un incendie? C'est pourtant l'image de la Philosophie qu'on vous prêche. Vous avez une route à faire, & ils vous proposent de rester toujours assise sur le bord du chemin, dans la crainte de gagner une pleurésie. Laissez-les languir sur un sable aride & venez dans ces beaux jardins cueillir des fleurs au risque de vous piquer à leurs épines. Ils ont beau faire, ils ne parviendront jamais à se pétrifier.

Si vous les écoutez, à force de maximes & de moralités, ils gateront en vous le plus beau naturel du monde. La plupart ne taillent sur leurs patrons que l'ha-

bit avec lequel ils veulent paroître en public, & se hatent d'en prendre un plus comode dès qu'ils font seuls : S'il en est d'insensibles, ils veulent faire passer un défaut naturel pour une qualité acquise. Ne croyons point que la lumière de la raison & la chaleur du sentiment soient incompatibles. J'aime à voir la même main qui vient d'écrire un traité de morale, tracer un billet d'amour. Vous voyez que je vous écris sans ordre & sans suite tout ce qui me vient dans l'esprit. Je ne fais pas ce qu'ils prêchent dans leurs livres, disoit une Courtisane en parlant des Philosophes, mais ces gens là font ceux qui frappent le plus souvent à ma porte.

Je ne finirois pas... Je n'ai plus que le tems de vous dire que je n'ai pas encore eu celui de me reconoitre. Je suis entouré d'animaux qu'assurément un autre ne trouveroit pas dépravés. J'ai reçu votre lettre du deux.... Quand vous écrirez à Madame de.... chargez vous, je vous supplie de mon double compliment.... J'en fais mille à ce qui vous entoure & suis

R E P O N S E

*A M, D***.*

EN vérité, MONSIEUR, de la Petite joie,

vous êtes fanatique de l'amour, come M. TRONCHIN l'est du Stoïcisme, & come je le suis presque de l'amitié. Il me prend quelquefois envie de la prêcher aussi, mais toute réflexion faite, j'aime mieux être fanatique de moi même & de ma manière d'être. Lequel de nous trois est le plus Philosophe? C'est une grande question; il en viendra peut-être un quatrième qui prétendra l'emporter sur nous. Ecoutez cette fable; elle est faite pour nous mettre d'accord.

Un Rossignol se plaçoit à chanter
 D'amour le séduisant langage,
 Qu'il peignoit bien dans son ramage
 Le besoin qu'un cœur a d'aimer!
 Il endoctrinoit la Fauvette,
 La Tourterelle, l'Alouette:
 Tous profitoient de ses leçons,
 Et se plaçoient à ses chansons.
 Par fois même il prêchoit d'exemple;
 D'un Orme il avoit fait un Temple
 Ou leçons d'amour il donoit;
 Chacun tour à tour répétoit:
 Lors qu'il survint par aventure,
 Certain Merle, dissertateur,
 Fier, triste, & froid come un Docteur,
 Cet oiseau de grave encolure

Fut oiseau de mauvaise augure :
 Si prêcha t-il d'un nouveau ton ;
 Blasphémant LA FARE , EPICURE ,
 Préconisant certain ZENON.
 SENEQUE , EPICTETE , & CATON
 Etoient ses Héros , ses modèles.
 Il se rioit des cœurs fidèles..
 Fidèles ! j'ai failli vraiment
 Loin qu'ils aimassent contamment
 Il les vouloit tous insensibles ;
 Donoit la pome aux inflexibles ,
 Et défendoit le sentiment..
 On eut beau crier Anathème
 Sur le Docteur & son système ,
 Il n'en brailloit qu'un peu plus fort ;
 Mais au printems une Hirondelle
 Parut pour les mettre d'acord.
 Le plaisir conduisoit la belle ,
 La gaité marchoit sur ses pas ;
 Tranquile au milieu du fracas
 Du Docteur & de PHILOMBLE ,
 Elle parla d'un ton plus bas ;
 Peut-être on ne l'écouta pas ,
 Pourtant elle avoit sa cabale.
 Un peu de tout , & rien de trop ,
 En deux mots voilà sa morale.
 Tour à tour chacun dit son mot.

Aucun ne changea de système ,

Chacun est content de son lot :

Bien fou qui n'en fait pas de même.

Ainsi, mon cher Petite-joie, renonçons à faire des profélites. Mais le conseil que je vous donne en amie, c'est d'embrasser moins tendrement vôtre chimère, elle vous jouera un mauvais tour.

D'ailleurs, on dit de toute part,
 Que vingt beautés par amufette
 Veulent employer tout leur art
 Pour avoir de vous un regard ;
 Dans ce regard, Amour vous guette.
 Pour lui rien n'est indifférent ;
 Il fera prendre à la coquette
 Le minois fin, simple & touchant,
 L'air enjoué tendre & sévère
 De vôtre admirable chimère :
 Je le vois déjà fouriant
 S'applaudir de ce tour perfide ;
 Lors vous viendrez en soupirant
 Abjurer & VENUS & GNIDE ,
 Et pleurer vôtre aveuglement.

Voyez, ô Petite-joie, tous les dangers que vous courez. Au surplus vôtre lettre, vos vers & vous, vous êtes char-

J U I N 1766.

643

mans. Je ne vous trouve de défaut que d'être trop longtems absent; mais j'espère que vous vous corrigerez & que vous ramènerez incessamment dans nôtre Société cette petite joie dont vous êtes la tige & le modèle.

Bon jour MONSIEUR. Vous aurez de mes nouvelles encore cette semaine. Donnez moi souvent des vôtres. Honorez vôtre Souveraine de cette franche & sincère amitié du tems de nos Pères, telle qu'est la sienne pour vous, & telle qu'on n'en trouve plus que chez les Ours.

Vos Confrères vous embrassent; je ne vous dis rien du Tiran, il veut vous dire lui même.

Si ce n'est pas ma main qui vous écrit, croyez, mon cher Petite-joie, que c'est mon cœur qui vous parle.





V E R S

A MADemoiselle MAR** DOU** EN LUI
ADRESSANT LES VERS *sui vans.*

A la Muse qui m'inspira ,
De mes vers je dois faire hommage :
Si je puis avoir son suffrage ;
Je suis sûr qu'on m'applaudira.

R E P O N S E

*A Mademoiselle MAR** DOU** qui m'avoit
adressé des vers , où elle me prioit de lui
dire si elle avoit du talent pour la Poësie.*

SANS doute , pour rimer Iris a des talens
Iris encor , pour plaire en a de plus charmans :
Mais afin d'embellir ces dons de la Nature ,
Il faut de l'exercice , il faut de la culture
Ah ! qu'il me seroit glorieux
Qu'Iris voulut me choisir pour son Maître !
Mais hélas ! . . . que fait-on , . . . peut-être

Seroit-il un peu dangereux
 Qu'une Ecolière, aimable enchanteresse,
 Dans tous les sens du terme, érigée en Maitresse,
 Ne devint trop habile, & n'en aimât pas mieux.

AUTRE *Réponse à la même, qui m'en avoit
 fait une un peu Normande.*

De vos jolis vers, belle Iris,
 Je sens le mérite & le prix :
 Mais, si quelqu'un, (car dans ce monde
 On trouve bien des curieux,)
 Me demande, charmante Blonde,
 Si je suis un Amant heureux,
 Que voulez vous que je réponde (*) ?

REPLIQUE *à la même, qui m'avoit répon-
 du que je devois dire aux curieux, qu'el-
 le avoit pour moi les sentimens que le
 mérite imprime à tous ceux qui le conois-
 sent & qu'un tendre engagement lui fai-
 soit craindre la perte de sa liberté.*

Sur les sentimens de vôtre ame
 Comment répondre aux curieux ?
 Quand j'ignore, Iris, si ma flame
 De vôtre cœur a l'aveu précieux.

T t 3

(*) *Imitation de MAINARD.*

Le mien , hélas , n'a que trop lieu de craindre ,
 Que peu favorable à mes vœux ,
 Malgré ce que vous savez feindre ,
 Vous ne foyez insensible à ses feux.
 Oui , belle Iris , oh n'aime guere ,
 Lors qu'on craint pour sa liberté ;
 De cette perte une tendre Bergère
 Fait toujours sa félicité.

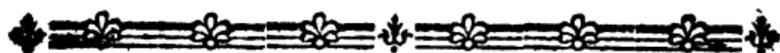
*DUPLIQUE à la même , qui avoit répondu
 qu'il étoit tems de finir un badinage , qui
 mettoit sa veine poétique à sec.*

Enfin Iris je dois me taire ,
 Vous m'en avez prescrit la Loi :
 Mais vous n'espérez pas , je crois ,
 Qu'en me taisant , je renonce à vous plaire :
 Oh ! c'est la franchement une toute autre affaire ,
 L'ordre seroit alors un peu trop rigoureux ;
 Et vôtre cœur , si bon , si généreux ,
 N'impesera jamais une Loi si sévère
 A qui se plaint si fort à bruler de vos feux.
 Si le passé pour vous ne fût qu'un badinage ;
 Il est pour moi très sérieux :
 Songez qu'il vous seroit , Iris, peu glorieux
 De n'avoir reçu mon hommage ,
 Que pour me rendre malheureux.

A Madame AGT. AST, qui avoit chargé l'Auteur de ces vers de lui chercher un Amant.

QUAND de vôtre ordre respectable,
 J'ai publié la nouvelle agréable,
 A vôtre nom, mille Amans à la fois,
 De toutes parts, sont acourus en foule,
 Pour se ranger, AGATHE, sous vos loix:
 Mais les Amans, dignes de vôtre choix,
 On ne les jette pas au moule:
 Oh! de ceux là, l'on en compte fort peu:
 Et là dessus, je vous dois un aveu,
 Qui sans la bone foi, que j'ai toujours chérie,
 Me feroit soupçonner d'un peu de tricherie.
 J'avourai donc que parmi ces Amans
 J'aurois pu pour toute autre en trouver de charmans;
 Mais quand mes yeux, les parcourans de suite,
 Trouvoient en eux des graces, du mérite,
 Mon triste cœur en jugeoit autrement,
 Sans trop savoir ni pourquoi, ni coment:
 Or de ce cœur dès mon enfance,
 Ayant souvent éprouvé la prudence,
 J'ai cru qu'au lieu de choisir un Amant,
 Qui, belle AGATHE, auroit pu vous déplaire,
 Je n'avois rien de mieux à faire,
 Que de m'offrir en attendant.

GENEVE.



R E P O N S E

*A des vers adressés à l'Auteur par Madame A **, qui l'acusoit d'être devenu un peu Sauvage , parce qu'il avoit été quelque tems sans la voir , & qu'il n'avoit pas été attiré chez elle par son aimable Voisine.*

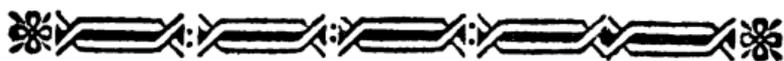
VOTRE reproche , AGATHE , est flatteur , obligeant ,

Et quoique fait un peu légèrement ;
 Je n'oserois ici m'en plaindre :
 Mais ce n'est pas sans fondement ,
 Que je pourrois peutêtre craindre
 Qu'un cœur flaté si délicatement ,
 Par une Muse qui fait feindre ,
 Bien plus hélas ! qu'elle ne sent ,
 Ne se laiffat prendre aisément
 A vôtre art enchanteur de peindre
 Et l'estime & le sentiment ;
 Et ne se crut , tout bonement ,
 Sans s'en cacher , ni se contraindre ,
 Digne de vôtre empressement ;
 Si ma raison , d'une erreur dangereuse ,
 Quoique pour moi toujours flatuse ,
 Ne me savoit heureusement ,



A Mademoiselle PAULINE AST qui avoit dit'
qu'elle aimeroit trop.

PAULINE aimera trop, dit elle ;
Je n'ose dire qu'elle ment.
Mais , si ce n'est pas cette belle ,
Ce fera , plus sûr son Amant. GENEVE.



AUX aimables Dames qui m'ont fait l'ho-
neur de m'adresser des vers.

A la troupe aimable & chérie ,
Qui de l'avis si respecté
De Maître APOLLON consulté ,
Fait des vers pour ma Seigneurie
Dignes de l'immortalité ,
Salut , honneur & courtoisie.
Ces vers , que le gout , le génie ,
Plus encor que la vérité ,
Ont délicatement dicté
A la charmante compagnie ,
Qui de l'esprit , de la gaîté.
Et des graces toujours suivies ,
Compose une société ,
Dont mon ame est toujours ravie ,
Et le bon gout toujours flaté ;

Ces vers m'ont si fort enchanté ,
 Que mon esprit , par bonhémie ,
 Pourroit bien avoir la folie
 De croire , avcc simplicité ,
 Mériter , au moins en partie ,
 Un éloge trop loin porté ,
 Mais habilement aprété
 Par les mains de la flaterie ,
 Et d'une indulgente bonté ,
 Si la prudente modestie ,
 Et la foiblesse trop sentie ,
 Des qualités qu'on m'a prété ,
 N'avoient sagement écarté
 La gaze légère & polie ,
 Que ces Muses avoient jetté
 Sur l'humble médiocrité
 Et des vertus & du génie
 De celui qu'elles ont chanté.

Bref mon estime infinie
 Sera toujours assortie
 Au respect si mérité.
 Qu'à cette troupe choisie ,
 Je voue avec loyauté :
 Oui , pendant toute ma vie ,
 Je prendrai la qualité ,
 Dans ma prose toute unie ,
 Come dans ma poésie ,

D'admirateur enchanté
De leur gout , de leur génie ,
Ainsi que de leur beauté.

GENEVE.



E N I G M E.

Je suis de tout tems , quoi qu'enfant ;
Mon Père vit dans le carnage ,
Ma Mère a fait jafer souvent ;
Ma sœur honête , douce & sage ,
Vaut mille fois mieux que nous trois ,
Et n'a persone sous ses loix.
De l'Olimpe à l'humble Chaumière ,
j'embrasse la Nature entière.
Je visite peu les Palais ;
Je suis la grandeur , l'opulence ,
C'est dans les Champs que je me plais ;
Je suis colére , un rien m'ofense ;
Je suis bon , facile , indulgent ;
Je suis leger come le vent ,
Et je me pique de constance.
Je suis timide , circonspect ,
Hardi , violent , plein d'audace ,
Je peste , je gronde & menace ,
En parlant toujours de respect.

Je suis gai jusqu'à la folie ,
 Et souvent des plus grands plaisirs ,
 Je passe à la mélancolie.
 Impétueux dans mes desirs ,
 Quelquefois , suivant l'ocurrence ,
 Je fais m'armer de patience.
 Je suis aveugle , clair voyant ;
 Je ne vois rien , rien ne m'échape.
 Je suis crédule , défiant ;
 Tout m'est suspect , & tout m'atrape.
 J'éclate & parle sans raison :
 Je cherche l'ombre , le mystère
 Je suis un baume salutaire ;
 Je suis un dangereux poison :
 Je suis le Père de la vie ,
 J'enfante de mortels combats.
 J'aime la paix & l'harmonie ,
 Et je trouble tout ici bas.
 Je suis trompeur , plein d'artifice ,
 Et cependant simple , ingénu ;
 J'enflame l'honneur , la vertu ;
 Je souffre le crime & le vice ;
 De tous les biens , de tous les maux ,
 Je suis le bizarre assemblage.
 Je suis , pour finir en deux mots ,
 Sans vous amuser d'avantage ,
 Le sujet de tous les discours ,
 Et le vrai Phénix de nos jours.

E N V O I

QUAND vous lirez , EGLF' , ce badinage ;
 N'essayez pas d'en trouver le secret ;
 L'objet des Vers dont je vous fais hommage ,
 A vôtre esprit , jamais ne s'ofriroit.
 Il vit pourtant avec vous & sans cesse ;
 Mais l'hipocrite a sù jouer d'adresse ,
 Du bon côté seulement s'est montré.
 Il a chez vous l'habit , le caractère ,
 Tout , jusqu'au nom de l'énemi juré
 Avec lequel il est toujours en guerre.



L O G O G R I P H E

A MADAME DE...

DE ma sœur & de moi je tais ici l'histoire ,
 Faite pour émouvoir la sensibilité ,
 Bannissons la de la mémoire ,
 Sans en rien dire à la postérité.
 Chez les paisibles Casaniers ,
 Quel que soit le lieu que j'habite ,
 Je fais ma première visite ,

En arivant dans leurs foyers.
 En me décomposant , on verra par avance
 Chez nos derniers Rivaux une grande Cité,
 Une Ville en Franche Comté ;
 Deux Fleuves connus dans la France ,
 Le chef lieu d'un Royaume où régna TAMERLAN
 Et de *Siracuse* un Tiran ,
 Le Roi des Animaux ; deux Pâpes , un Prophète ,
 D'un Etat policé le frein qui nous arrête ;
 Celui qui le premier a connu le raisin ;
 Un des points cardinaux ; une couleur funèbre ;
 L'Amante d'un Chantre Romain ;
 En Angleterre un titre fort célèbre ;
 Un Animal dormeur , un cruel Elément ;
 Certain Emploi jadis connu dans Romè ;
 Ce qui distingue un des cinq sens de l'Home ;
 N'oublions pas , CHLORIS , le Dieu du vent ,
 Jamuserois encor vôtre manies ,
 Mais je vous cite enfin une Université
 Chez le froid *Hollandoi* ; & je suis arrêté
 Par la naissance du Messie.

A U T R E

QUAND on a du chagrin, mon tout peut soulager.
 Lecteur , ôtez mon chef , je suis bon à manger.

656 JOURNAL HELVÉTIQUE
T A B L E.

R EMARQ. critiques sur un Ouvrage moderne, rangé par ordre alphabétique.	
Suite des recherches historiques sur le Christianisme.	547
Réflexions sur les Flateurs.	569
Lettre de Mad. de L*** à Mad. la Présidente de M.	584
Tous deux se trompoient Conte.	594
Lettre de Mad. de L*** à M. D***.	635
Réponse de M. D.	636
Autre Lettre de M. D. de la Rouge.	637
Vers à Melle Mar ** Dou ** en lui adressant les Vers suivans.	644
Réponse à Melle Mar ** Dou ** qui avoit demandé à l'Auteur, si elle avoit des talens pour la Poësie.	644
Autre Réponse à la même.	645
Replique à la même.	645
Duplique.	646
A Mad. Agt. Ast, qui avoit chargé l'Auteur de lui chercher un Amant.	647
Réponse à des Vers où l'on acusoit l'Auteur d'être devenu un peu sauvage.	648
A Melle Louise Ardaut.	649
A Melle Pauline, Ast.	650
Aux aimables Dames qui avoient adressé des Vers à l'Auteur.	650
Enigme.	652
Envoi.	654
Inanvichae	654